915.69
tor 3

915.69 Class + 0+3 Book
General Theological Seminary Library
Chelsea Square, New York

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/gethsemani0000vari

P. GAUDENCE ORFALI O. F. M.

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

LICENCIÉ ÈS SCIENCES BIBLIQUES

GETHSÉMANI

OU

NOTICE

SUR L'ÉGLISE DE L'AGONIE OU DE LA PRIÈRE

D'APRÈS LES FOUILLES RÉCENTES ACCOMPLIES

PAR LA CUSTODIE FRANCISCAINE DE TERRE SAINTE

(1909 et 1920)

GETHSEMANI
LIBRARY
NEW YORK

PARIS

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

82, Rue Bonaparte, 82

1924

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

P. GAUDENCE ORFALI O. F. M.

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

LICENCIÉ ÈS SCIENCES BIBLIQUES

GETHSÉMANI

OU

NOTICE

SUR L'ÉGLISE DE L'AGONIE OU DE LA PRIÈRE

D'APRÈS LES FOUILLES RÉCENTES ACCOMPLIES

PAR LA CUSTODIE FRANCISCAINE DE TERRE SAINTE

(1909 et 1920)

PARIS

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

82, Rue Bonaparte, 82

1924

915.69
+Or3

76452

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by A. Picard, 1922.

Rmo Patri

P. FERDINANDO DIOTALLEVI

Fransciscanae Terrae Sanctae Custodiae

Moderatori

Theodosianum Agoniae Sanctuarium

Nova eleganti ecclesia

Pristinae gloriae

Restitutori

A. D. D.

Nil obstat. Hierosolymis die 8ª junii 1922

J. Aurelius Marotta

Praes. Cust. Terrae Sanctae.

Imprimatur. Parisiis die 16ª Novembris 1923

Ed. Thomas

Vic. Gen.

PRÉFACE

Dès l'automne de 1891 par une circonstance accidentelle on mit à jour, dans l'enclos contigu au jardin des Oliviers, des traces très nettes d'une conque absidale et quelques pans d'une mosaïque pauvre et grossière. L'administration turque de Jérusalem s'étant émue à la suite de la « sensationnelle découverte » on dut forcément renoncer à une campagne méthodique de fouilles. Ce n'est qu'en 1909, au mois de Mars, qu'on put envisager des travaux de déblaiement. Les résultats obtenus vinrent nous confirmer à souhait la conviction que nous étions en présence de l'église bâtie au XII^e^ siècle sur l'emplacement traditionnel de l'Agonie ou de la Prière du Sauveur. Quelques sondages supplémentaires pratiqués en 1919 et 1920 dans la zone de l'église et de ses abords lors du nivellement du sol pour y élever la nouvelle basilique de l'Agonie, avaient fini par donner à tous la confiante assurance que l'église médiévale s'élevait exactement sur l'emplacement de l'élégante église qu'avait visité sainte Silvie d'Aquitaine vers la fin du IV^e^ siècle.

Déjà M. l'architecte A. Barluzzi travaillait très activement à jeter les fondations de la nouvelle basilique quand une trouvaille de la plus haute importance vint l'arrêter dans ses travaux. Les vestiges d'une église plus ancienne que celle découverte en 1909 se révélèrent à une profondeur de 2 mètres au-dessous du niveau de l'église médiévale. Il n'y avait plus à hésiter ; nous étions en présence des restes du monument élevé au IV^e^ siècle sur l'emplacement de l'Agonie du Sauveur. On devine l'émoi suscité dans le monde archéologique de la Ville Sainte, qui voyait décidément apparaître les vestiges de cette église vénérable, longtemps soupçonnée, mais dont un mauvais sort semblait nous cacher obstinément les moindres traces.

Relater le résultat de ces heureuses recherches, qui jettent une vive lumière sur l'histoire de l'église de l'Agonie, signaler de précieux détails supplémentaires au bilan des fouilles précédentes au sujet de l'église médiévale, voilà le but que

nous nous sommes proposés dans ces pages. A la lumière des fouilles archéologiques les deux monuments destinés à rappeler à travers les siècles l'émouvant souvenir évangélique, contre lesquels l'oubli et le vandalisme semblent avoir conspiré pendant si longtemps, apparaîtront plus nettement dans l'histoire de Gethsémani, séjour préféré de Jésus.

L'ordre historique exigerait certes que l'on commençât par l'étude de l'église du IV^e^ siècle, dont celle du moyen âge n'a été qu'une sorte de restauration. Mais un ordre plus logique suggère plutôt le contraire. C'est à l'histoire d'établir le classement.

Nous ne saurions oublier de rendre un juste hommage à M. le Professeur John Garstang, Chef du Département d'Antiquités de Palestine, dont l'attitude ferme et digne nous permit de triompher des difficultés s'opposant à l'achèvement des dernières fouilles (1920), au moment où elles touchaient à leur phase définitive. M. H. C. Luke, alors Gouverneur *par intérim* de Jérusalem a également contribué à la bonne réussite des fouilles en les appuyant de sa haute autorité, contre les agressions brutales qui en avaient motivé la suspension. Aussi sommes-nous heureux d'exprimer aux deux hauts fonctionnaires de l'Administration Britannique de Palestine notre respectueuse gratitude.

Dans le relevé des mosaïques, nous avons eu recours en maintes occasions à la compétence du T. Rév. Père Prosper M. Viaud, O. F. M. Vicaire Custodial de Terre Sainte, le savant palestinologue franciscain. Qu'il veuille s'assurer de la reconnaissance que nous lui devons pour son fraternel concours.

Le plan reproduit à la Planche III nous le devons à la collaboration technique de M. l'architecte A. Barluzzi qui, tout en exécutant les travaux préliminaires de la nouvelle basilique a généreusement dépensé son temps et sa peine pour nous signaler tout ce qui pouvait être d'un intérêt archéologique. Nous sommes heureux de lui exprimer ici nos sentiments reconnaissants pour cette nouvelle marque de son amitié.

La prévenance d'amis dévoués, tels que M. Ch. Brossard et M. l'architecte P. Ricci, a souvent dépassé l'expression de nos désirs. C'est donc avec un sentiment de profonde gratitude que nous remémorons les services qui nous ont été prodigués de leur part; et arrivés au terme de notre tâche nous songeons à tous ceux qui nous ont aidé à l'accomplir.

P. Gaudence Orfali O. F. M.

Jérusalem, Couvent de St-Sauveur, 3 mai 1922.

CHAPITRE I

L'ÉGLISE DU SAUVEUR D'APRÈS LES FOUILLES DE 1909

Le pèlerin qui se rendait, il y a quelques années, au Jardin des Oliviers, à Gethsémani, laissait à gauche de la porte d'entrée un couloir muré, où une colonne enchâssée dans la paroi du fond localisait le site de la trahison de Judas. Pour bizarre que pût paraître cette désignation, elle n'était que le témoin permanent d'une vénération inaugurée aux premiers siècles de l'ère chrétienne et perpétuée par les chrétiens indigènes, malgré les vicissitudes profondes de la tradition locale, sous le vocable de *pater imon*. Ce mot, qui rappelle le commencement de la touchante prière du Sauveur la nuit de son agonie, formait pour ainsi dire le dernier écho d'une tradition aussi ancienne que l'Évangile, défigurée plus tard à travers les récits inexacts des pèlerins postérieurs aux Croisades. Les fouilles ont donné leur sanction définitive à la tradition si fidèlement conservée chez les chrétiens orientaux.

* * *

C'était dans le courant de l'automne de 1891. Des travaux d'installation d'une fosse à terreau exécutés dans l'enclos du Jardin de Gethsémani, tout près de la colonne du *pater imon*, avaient exposé à la vue des traces très nettes d'une ancienne construction. Une conque absidale et peu après quelques bribes de mosaïque pauvre et grossière. On était évidemment devant une église en ruine. Au moment où le déblaiement allait prendre une plus grande ampleur, on décou-

vrit un fragment d'inscription coufique, enchâssé dans le pavé. Bientôt le bruit se répandit qu'une découverte sensationnelle avait été mise au jour à Gethsémani. L'administration turque de Jérusalem s'étant saisie de la chose, on appréhendait de sérieuses difficultés. Pour couper court aux intrigues, le déblaiement fut interrompu une première fois et les ruines exhumées retombèrent sous la protection d'épaisses couches de terreau.

Fig. 1. — Couloir enserrant la colonne dite de la trahison de Judas ou du *pater imon*.

Il n'a pas fallu moins de dix-huit ans de pénible attente pour que la Custodie Franciscaine de Terre sainte, profitant du régime de liberté, proclamé par le Gouvernement Ottoman, songeât à pousser à fond les fouilles de Gethsémani. De fait, le 1er mars 1909, un chantier de fouilles méthodiques fut inauguré : le très regretté Fr. Luc Thönessen O. F. M. fut chargé de surveiller les travaux. Cet humble Religieux s'acquitta scrupuleusement de sa tâche; il rédigea quelques notes très courtes, mais précises, que nous avons pu utiliser pour retracer l'historique des fouilles.

L'entaille rocheuse, pratiquée du côté sud dans le chevet de l'église, servit comme point de départ (Pl. XX). Après avoir ôté une couche de débris de près de 0^{m},90 d'épaisseur, un pan de mur apparut, et aussitôt après une entaille plus large que la précédente, taillée dans le même banc rocheux. Celui-ci émergeait de 0^{m},25 et le mur présentait l'énorme épaisseur de 2^{m},70. On s'aperçut bientôt qu'il fallait rectifier ces dimensions, car le long du mur sud courait à l'extérieur un banc en maçonnerie de 0^{m},35 d'épaisseur, de sorte que la largeur du mur n'était en réalité que 2^{m},35.

En descendant vers l'ouest, toujours du côté sud, on constata progressivement que le mur de l'édifice avait été dilapidé jusqu'aux fondations. Seul, l'angle sud-ouest avait été épargné; il était formé de gros blocs de 0^{m},55 de hauteur,

sommairement taillés et de matériaux de rencontre empruntés à des constructions plus anciennes (Pl. XXI). Les assises inférieures du mur ouest offraient une saillie de $0^{m},60$ sur l'épaisseur déjà signalée plus haut, vraisemblablement dans le but de renforcement, motivé par la pente du terrain vers la vallée du Cédron.

Poursuivant le déblaiement devant la façade, on signala plusieurs pierres de taille parmi lesquelles deux avaient appartenu apparemment à la porte principale de l'église. Une seule demeurait *in situ* et l'autre gisait tout près. Leurs proportions nous portent à établir que la porte avait $1^{m},80$ d'ouverture. Une marche de l'ancien escalier, précédant la porte susdite, était encore à sa place, de même qu'une partie de l'ancien dallage situé devant la façade.

Sur les faces des pierres de taille trouvées du côté ouest, on a pu relever les signes lapidaires suivants. Une petite colonnette en marbre gisait au milieu des débris qui jonchaient les restes de l'ancien pavé précédant l'entrée de l'église (fig. 2).

Fig. 2. — Signes lapidaires relevés sur les pierres de l'église du XII^{e} s.

Le mur nord a pu être dégagé sur toute sa longueur, à une profondeur de $0^{m},50$ au-dessous du niveau du jardin. Il émergeait de $0^{m},40$ sur le niveau de l'ancien pavé.

Après ces travaux préliminaires, on entreprit le déblaiement de l'intérieur de l'église. Quelques jeunes oliviers furent déracinés en même temps qu'un vieil olivier, planté assurément après la destruction de l'édifice, puisque ses racines s'étaient aplaties contre le pavé de l'église. Détail curieux, cet olivier était considéré comme un point de repère du site de l'église de l'agonie. De fait, il occupait le centre du chœur. Les chrétiens orientaux l'appelaient « l'olivier ».

Le pavé de l'église était formé de gros cubes de mosaïque pauvre et grossière, où alternaient des pierres dures de toutes couleurs, aux dimensions les plus variées (Pl. XXII) : quelques fragments de marbre antique avec de très rares épaves de sculptures ou d'inscriptions grecques ou arabes (voir fig. 3). On n'a jamais vu en Palestine une mosaïque plus pauvre et de plus mauvais goût.

Le chœur de l'église, qui a subi plus que le reste de l'édifice l'œuvre du vandalisme, commençait à mi-distance entre les deux piliers du milieu. La plate-forme du chœur s'élevait de $0^{m},63$ au-dessus du niveau de l'église. Un petit mur assez ruiné, de $0^{m},50$ d'épaisseur, l'entourait des trois côtés nord, ouest et sud. Tout le long de ce petit mur régnait un petit banc en maçonnerie, ayant $0^{m},32$ de hauteur et $0^{m},35$ de largeur. Un escalier de trois marches, de $2^{m},80$ de longueur, conduisait de l'église au chœur, du côté ouest. La hauteur des marches ne dépassait pas

0m,21. Deux autres petits escaliers, au sud et au nord, menaient également de plain-pied dans le chœur. Une seule marche de l'escalier nord a été trouvée *in situ* ; celui du sud a été complètement dilapidé, laissant toutefois des traces reconnaissables.

Au cours des déblaiements successifs, on signala au milieu du chœur une saillie rocheuse régularisée avec beaucoup de soin sur ses flancs. Elle émergeait de 0m,10 au-dessus du pavé du chœur, ayant 0m,75 de longueur et 0m,60 de largeur. Une saillie rocheuse fut relevée vers l'angle nord-est ; elle offrait la forme carrée de 1m,00 de côté et 0m,25 de hauteur au-dessus du niveau du sol (voir Pl. XIX). Dans l'abside méridionale, une entaille presque carrée de 1m,20 × 1m,05 s'ouvrait dans le rocher, montant en courbes irrégulières jusqu'à la naissance de l'ancien mur.

Dans la travée, précédant les deux absides latérales, le sol était rehaussé de deux marches. L'un des degrés du bas côté nord était formé d'un ancien seuil de porte à deux battants. La longueur des trois pièces réunies atteint 2m,05 sur 0m,60 de largeur.

Devant l'escalier du chœur on trouva un tronçon de demi-colonne engagée de 0m,42 de diamètre et autant de hauteur. Un autre fragment analogue gisait du côté nord, près du pilier du milieu ; il avait 0m,50 de hauteur. La chute de ce dernier fragment avait défoncé la mosaïque du pavé.

Les piliers dilapidés jusqu'au niveau des mosaïques ont laissé des traces que nous allons examiner. Un premier a été signalé du côté nord, carré, dont le soubassement mesurait 2m,00 de côté. Un autre pilier de la rangée nord, mieux conservé que le précédent, offrait les vestiges d'un pilastre octogonal de 1m,85 de diamètre s'élevant sur un soubassement carré. Au-dessous du sentier du jardin, on a trouvé les restes d'un troisième pilier, ruiné à la suite du creusement d'un canal destiné à conduire les eaux dans la citerne, du côté ouest. Un dernier pilier a été signalé du côté ouest de la rangée sud. Ici encore les traces du pilastre octogone étaient très évidentes. Les soubassements carrés des autres pilastres ne parurent que lors du nivellement du sol pour la construction de la nouvelle église (voir Pl. XVII et XVIII), excepté celui de l'angle sud-est, comme il est aisé de le constater sur la planche.

On a pu constater que les piliers octogonaux n'occupaient point le centre des soubassements carrés. En outre, les mosaïques couvraient ces derniers jusqu'aux bords de l'octogone.

Quant aux demi-pilastres engagés, on a pu trouver les restes du soubasse-

ment de celui du côté sud-ouest, faisant saillie sur la ligne du mur de $0^{m},35 \times 0^{m},30$. Quelques vestiges du demi-pilastre correspondant du côté ouest, en saillie de $0^{m},30$, ont pu être également constatés. A remarquer que le demi-pilastre sud-ouest s'élevait lui-même sur un soubassement de plus grandes proportions, d'une largeur de $1^{m},40$ et $0^{m},70$ de saillie.

Devant la façade, l'ancien pavage précédant l'entrée de l'église fut mis au jour sur une largeur de $6^{m},80$. Le reste du dallage avait disparu de même que la plupart des marches de l'ancien escalier.

Un tombeau creusé tout près du chevet polygonal de l'abside du milieu enfermait un ossuaire intact. Nous signalons trois tombes chrétiennes découvertes à l'intérieur de l'église médiévale. La première renfermait un squelette; à côté a été retrouvée une petite croix en cuivre. Au fond de la deuxième on a exhumé les ossements d'une femme, ayant aux doigts trois bagues en cuivre : une partie du linceul était encore conservée. Le crâne du troisième squelette manquait : tout près était un petit vase en terre cuite.

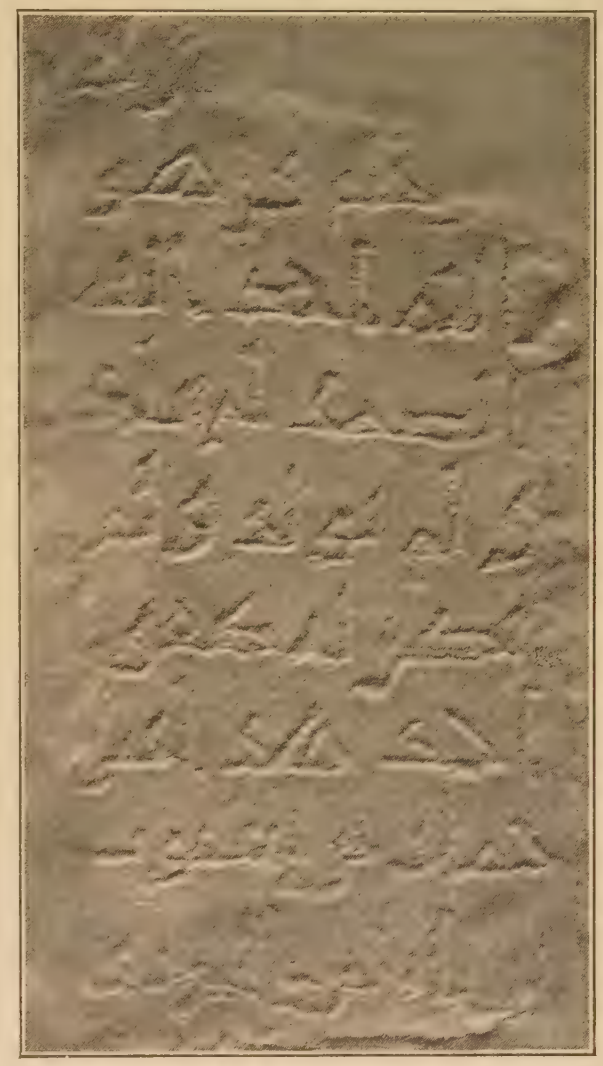


Fig. 3. — Fragment d'inscription arabe enchâssé dans le pavé de l'église médiévale.

Parmi les fragments d'architecture exhumés, nous signalons un beau fragment de nervure d'archivolte (Pl. XIII, n° 1), trois pièces de console taillées légèrement en courbe (Pl. XIII, n° 2), de même que cinq autres pièces de console également taillées en courbe (Pl. XIII, n° 3).

A celles-ci nous devons ajouter une base de colonnette double (Pl. XIV, n° 1) appartenant vraisemblablement au pied-droit d'une fenêtre. Toutes les pièces de revêtement signalées à la Pl. XIV furent mises au jour au cours des fouilles de 1909, en même temps qu'un fragment de colonnette en marbre (Pl. XII, n° 1).

Parmi les inscriptions qu'on a signalées au cours de cette première campagne de fouilles, nous reproduisons une inscription coufique (voir fig. 3) de $0^m,31 \times 0^m,15$, sur une plaque de marbre blanc.

Un autre fragment de marbre blanc portant une inscription coufique de $0^m,24 \times 0^m,18$.

Sur une inscription grecque sur calcaire blanc de $0^m,46 \times 0^m,32$, fort détériorée, on lit :

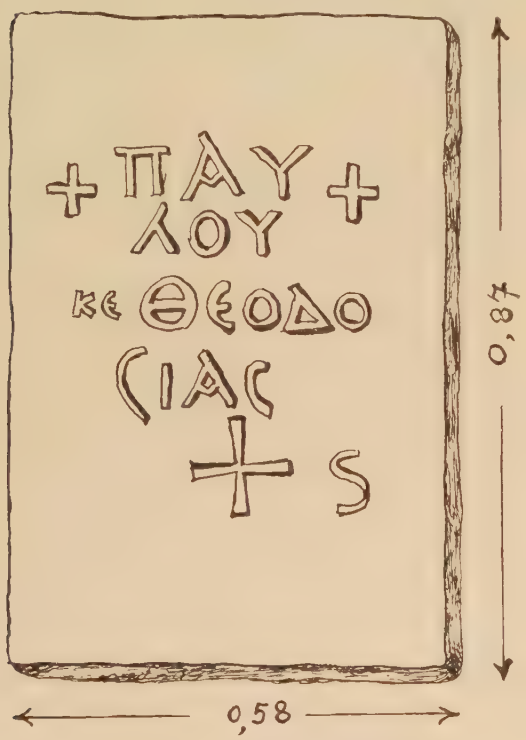


Fig. 4. — Pierre funéraire.

Η ΚΗΔΙ [ΣΤΑ] [ΚΥ] ΡΙΑΚ [Η]

Une dernière inscription grecque sur une grosse dalle en calcaire dur de $0^m,87 \times 0^m,58$, où, en très beaux caractères, sont gravés les mots suivants :

ΠΑΥΛΟΥ ΚΕ ΘΕΩΔΟΣΙΑΣ

Après le rapide aperçu des résultats des fouilles pratiquées en 1909, nous pouvons faire les déductions suivantes. L'église médiévale se présente comme un spacieux vaisseau rectangulaire, orienté rigoureusement vers l'est et divisé en trois nefs par de puissants piliers alignés sur les antes de la grande abside.

Quant à la construction elle-même, c'est un amalgame d'éléments disparates, où, à côté des jolis blocs lisses ornés d'un petit cadre layé plus finement que le champ, figurent des pierres de taille à bosse médiévale fruste et bien caractérisée. La mosaïque pauvre et grossière est du plus mauvais goût.

Remarquons cependant que le chevet de l'église est formé de matériaux d'excellent appareil, de même que l'angle nord-est, comme nous l'avons constaté lors des fouilles dernières (1919).

Nous pouvons relever également que les demi-pilastres à double ressaut étaient destinés à supporter la retombée des arcs sur lesquels reposaient les voûtes des bas côtés. Ceci admis, l'on s'expliquerait le manque de correspondance entre les demi-pilastres susdits et les bases carrées ou rectangulaires des piliers de la

nef du milieu. Par contre les demi-pilastres des bas côtés sont en correspondance parfaite avec les piliers octogonaux. La solution de ce problème que le P. Vincent[1] avait proposé avec justesse, bien avant que les dernières fouilles eussent confirmé son opinion sur les piliers cruciformes, reçoit désormais une pleine explication. La reconstruction du plan d'un des piliers à la Pl. XII, n° 2, fournit un argument très solide pour nous amener à voir dans les rares vestiges de maçonnerie relevés sur les bases de l'église médiévale les restes de puissants piliers romans, remplacés à une époque postérieure, que nous ne saurions guère préciser, par des piliers octogonaux dont la maçonnerie lourde n'a pas fait disparaître les précieux restes de l'architecture franque. Le bilan des fouilles de Gethsémani nous fournit quelques éléments caractéristiques qui confirment l'hypothèse d'une origine franque du monument, telles les pièces signalées à la Pl. XIII.

Cependant le maigre répertoire de pièces spécifiquement franques nous oblige à rester dans les généralités, quand il s'agit de fixer l'époque exacte où l'*ecclesia Salvatoris* fut bâtie. De même nous demeurons dans le vague pour ce qui est de la détérioration des lignes primitives du monument par des agents non francs, vraisemblablement des chrétiens indigènes, qui auront restauré le monument élevé par les Francs, après la chute du Royaume Latin.

1. Vincent H.-F.-M. Abel, *Jérusalem nouvelle*, Paris, 1914, p. 332.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE DE L'AGONIE APRÈS LES FOUILLES DE 1919-20

Fig. 5. — Les fouilles de 1919-20.

Le problème posé par la découverte de l'église du XII^e^ siècle était le suivant : l'église du Sauveur (XII^e^ siècle) a-t-elle été bâtie exactement sur les ruines de celle du IV^e^ siècle, c'est-à-dire de l'*élégante église* dont parle sainte Silvie d'Aquitaine? La seule réponse qu'on pouvait donner à ce problème, c'est que nulle trace n'étant apparue d'un édifice plus ancien, on devait considérer l'église médiévale comme une restauration de celle du IV^e^ siècle. Les sondages supplémentaires exécutés au cours du nivellement du sol de l'église du Sauveur n'avaient point modifié cette persuasion que tous partageaient avec l'architecte A. Barluzzi, chargé de diriger les travaux de construction de la nouvelle basilique.

Soudain, un fait inattendu vint troubler cette confiante sécurité. Un mur

ancien, dont on avait de la peine à préciser l'époque de construction, paraissait être en direction avec le rocher profondément échancré qu'on remarquait à l'extrémité de l'abside nord de l'église du Sauveur. On ne tarda pas à s'apercevoir que le mur antique, dont nous venons de parler, suivait la même direction et semblait même être la continuation d'un de ces nombreux murs archaïques, qui se présentaient jusqu'alors comme un ensemble compliqué et sans accord avec la façade de l'église médiévale. Guidé par les axes des profondes coupures du rocher et par les murs en question, M. Barluzzi tourna ses recherches du côté nord-est, et quelle fut sa surprise de constater qu'à deux mètres de profondeur au-dessous du pavé de l'église médiévale s'étendaient de splendides mosaïques appartenant à un édifice régulier et symétrique, tourné sensiblement vers le nord-est. Cet édifice, dilapidé jusqu'au ras de sol, mais dont on a pu examiner soigneusement les proportions, n'était autre que l'église du IVe siècle.

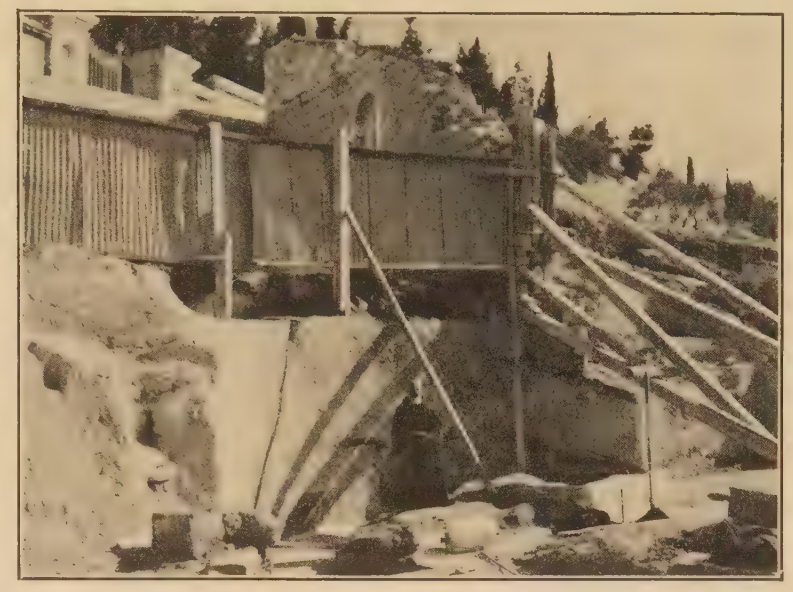


Fig. 6. — Rocher échancré derrière l'abside du milieu (église du IVe s.).

Nous allons en donner la description, que facilite le plan d'ensemble présenté à la Planche double I et II.

L'église se présentait comme un spacieux édifice rectangulaire de 20m,05 de longueur (à partir des antes des absides) sur 16m,35 de largeur. Dans les deux dimensions est comprise la largeur des murs de l'édifice, qui est orienté du sud-ouest au nord-est, et divisé en trois nefs par deux files de colonnes alignées sur les antes de la grande abside. La nef du milieu était large de 7m,82 d'axe en axe, celles des collatéraux de 3m,76 chacune, également d'axe en axe.

L'ancienne église du IVe siècle avait donc un axe sensiblement différent de celui qui fut adopté au XIIe siècle, étant donné que l'axe de la première s'incline de 13°,30 vers le nord. Pour asseoir le chevet du monument on avait profondément échancré l'escarpement rocheux de la montagne. La coupure du rocher s'élève en gradins derrière les trois absides, dont les deux latérales, rectilignes au

dehors, prennent une forme semi-circulaire à l'intérieur avec un rayon de 1m,45. Les murs de l'abside du milieu suivent une ligne semi-circulaire touchant exactement le rocher soigneusement taillé sur une hauteur de 2m à peu près.

Si nous examinons les détails de construction, d'après les rares vestiges qui ont échappé au vandalisme, nous constatons que l'épaisseur des murs était très modeste (0m,60), en contraste avec les murailles massives de l'église médiévale, dont l'épaisseur atteint 2m,50. Les colonnes étaient établies sur des bases attiques, dont une seulement nous est parvenue, à l'état fragmentaire. Celle-ci avait 0m,32 de hauteur (voir Pl. XI). De grosses dalles carrées en calcaire, ayant 0m,70 de côté, offraient un soubassement solide aux colonnes; la plupart des dalles étaient encore *in situ* encadrées de quelques lambeaux de mosaïque.

Fig. 7. — Chapiteau appartenant à l'église du IVe s.

Les entrecolonnements étaient réguliers, ayant d'axe en axe 2m,40, tandis que ceux de l'église médiévale variaient de 4m,70 à 5m,05 de socle à socle. Les colonnes, dont plusieurs tronçons appréciables sont parvenus jusqu'à nous, avaient 0m,51 de diamètre. Un seul chapiteau, assez bien conservé, d'ordre corinthien, offre 0m,63 de hauteur : le modelé est soigneusement travaillé et les proportions légèrement moins développées que ceux de la basilique de la Nativité à Bethléem (Voir le tracé à la fig. 7). Si les proportions en modules, suivies dans l'ordre des colonnes de Gethsémani, sont identiques à celles de la basilique de la Nativité, à Bethléem nous aurions pour les colonnes 4m,16 de hauteur et 5m,16 (chapiteau et base compris), en d'autres termes 16 modules et 1/3 et 20 modules et 1/3 respectivement.

A côté des tronçons de colonnes et des bases et chapiteaux qui leur ont appartenu, on a exhumé deux autres bases dont le galbe diffère sensiblement, de même que les proportions (Voir Pl. XI, A, B, C). La première a dû appartenir vraisemblablement à une demi-colonne engagée occupant l'une des extrémités est ou

ouest ; il n'est pas aisé de se prononcer sur le rôle de la seconde dans l'architecture du monument. Nous ne voudrions passer sous silence un beau piédestal cubique, orné d'une croix à ses quatre faces (Voir Pl. XII, fig. 4).

Des colonnes moyennes avec une base attique ont pu être récupérées (Voir Pl. XII, n° 5). Il est possible qu'elles aient appartenu à l'atrium. L'existence de ce dernier ne saurait, en effet, offrir le moindre doute. Le lacis de murailles de blocage n'est que l'indice des subconstructions de la plate-forme créée pour supporter le monument qui s'adosse aux dernières ondulations rocheuses du Mont des Oliviers. Les murs susdits étaient parfaitement en ligne avec les supports des colonnes qui séparent la nef centrale des collatérales, de même que les murs externes de l'église sont en ligne avec celles de la grande citerne trouvée au-devant de l'église. Celle-ci, d'après l'usage très répandu à l'époque, servait de *phiala*. Cette supposition, d'ailleurs bien fondée, a l'avantage de restituer à l'église la proportion d'un à deux, si usuelle dans les églises de Palestine au IV^e^ siècle.

Que dire du rocher émergeant au-dessus du niveau du sol de o^m^,35 ? Il saute aux yeux que cette saillie n'est qu'un banc rocheux, isolé du reste de la montagne. On a eu soin de la régulariser sur les côtés, surtout parallèlement à l'abside, où il affecte exactement la forme d'un hémicycle. Dans sa partie supérieure, le bloc a perdu son inégalité primitive : des sillons le traversent du nord au sud, sans qu'il soit facile d'en saisir la destination. Ce qui est certain, c'est qu'en réservant cette place d'honneur à un bloc pareil, isolé du massif montagneux, on ne faisait qu'obéir à une détermination traditionnelle, à celle d'honorer le lieu de la Prière de Jésus la nuit de son agonie. Ce système d'isolement artificiel n'est pas un fait isolé dans l'histoire architecturale du IV^e^ siècle. A Rome, par exemple, à Sainte-Agnès, à Saint-Laurent, à Saint-Pierre, à Saint-Alexandre de la voie Nomentane, on façonna le terrain de manière à dégager la sépulture du martyr et sur cette crypte isolée, nommée confession, on plaça l'autel. C'est le principe qui présida à l'arrangement du Saint-Sépulcre ; un procédé analogue fut employé pour le tombeau de la Vierge, à Gethsémani. Ainsi nous avons l'explication de ce phénomène qui est — nous venons de le dire — loin d'être unique dans l'architecture religieuse en Palestine au IV^e^ siècle.

Les entailles entourées de mosaïques et pratiquées dans le sol près de l'extrémité nord-ouest du rocher, semblent avoir servi aux colonnettes destinées à supporter l'*ambone* pour la lecture de l'Évangile. C'est du moins une hypothèse qui se recommande des nombreuses analogies, qu'on rencontre dans les églises de l'époque, en Palestine et ailleurs.

Le pavé de l'église était tapissé de splendides mosaïques dont nous avons relevé les plus beaux spécimens. La partie la mieux conservée est celle de la nef sud. L'ornementation s'y présente généralement en guirlandes croisées de bouquets stylisés constituant par leur recoupement un réseau de carrés avec un bouquet central plus considérable, orné d'une croix. Une bordure à double torsade et deux bandes noires formait l'encadrement extérieur (Voir Pl. VII). Ailleurs, la mosaïque se développe en un panneau décoré de carrés à motifs géométriques reliés par de minces guirlandes. Le dessin a quatre tons, noir, bleu, rouge et jaune, sur fond blanc, mais avec une harmonieuse gradation de couleurs et une finesse remarquable de travail (Voir Pl. VI). Une autre bordure est strictement parallèle à celle dont nous venons de parler ; elle est composée d'une ligne de postes rouges, une bande noire et de fleurs stylisées. Cette bordure terminait sur les côtés l'ornementation de la nef centrale. Nous reproduisons deux spécimens de cette belle bordure (Voir Pl. IV et V). Dans la nef du milieu, le dessin paraît avoir été beaucoup plus riche et vraisemblablement floral ; on n'a pu en recouvrer que de trop petites épaves pour en établir le schéma décoratif. Dans les fragments qui purent parvenir jusqu'à nous, c'est la couleur verte qui domine avec toutes ses nuances, comme si le mosaïste avait voulu copier le paysage qui fut témoin de l'agonie du Divin Maître (Voir Pl. VIII).

Les restes de mosaïque, exhumés dans la nef du nord, ont les mêmes motifs décoratifs que ceux que nous venons de signaler dans celle du sud. Ici, cependant, les traces de l'incendie sont indéniables ; nous devons signaler une partie qui est presque calcinée. Ce qui prouve que l'action du feu fut violente et prolongée.

Le niveau du pavé de l'ancienne église offre des inégalités qui n'échappent pas à un œil attentif. Ainsi, dans la nef sud, le pavé présente $0^{m},05$ de différence entre le niveau contigu à la première colonne et celui de la septième. Dans la nef nord, la différence est encore plus grande ; de fait, le niveau près de la quatrième colonne est de $0^{m},08$ plus bas que celui à côté de la première. Près de la septième colonne, la différence augmente de $0^{m},10$, ce qui nous donne, pour un parcours d'à peine 20 mètres, une différence de près de $0^{m},20$. Cette divergence ne saurait, à notre humble avis, être recherchée que dans l'effondrement du pavé en mosaïque sous le poids des décombres, lors de l'incendie qui, nous nous hâtons de le souligner, a laissé des traces plus tangibles, précisément dans la nef nord, où la différence de niveau est plus accusée.

Parmi les trouvailles archéologiques, exhumées dans le déblaiement, nous avons signalé une certaine quantité de cubes très menus, en pâte émaillée et en

verre, ce qui semble impliquer une décoration murale en mosaïque, probablement historiée.

Les parois de l'église devaient avoir leur part de peinture murale. Un reste précieux d'une fresque (Voir Pl. IX) nous offre à droite la tête d'un ange et, à gauche, un reste de l'auréole cruciforme qui, comme l'on sait, entourait exclusivement l'auguste figure du Rédempteur. Il est aisé d'y retracer une réminiscence de la scène évangélique qui se déroula dans la pénombre de l'oliveraie de Gethsémani, la nuit de la Passion. Il est bien regrettable que cette fresque soit si détériorée, mais elle ne laisse point de nous donner une idée suffisante du genre de peinture employée dans la décoration de l'église du IV^e^ siècle. Dans les autres fragments de fresque, nous n'avons pu saisir aucune image ou emblème ; cependant tout porte à croire que les petits fragments sus-indiqués appartiennent à la fresque dont nous venons de parler, à en juger par le ton des couleurs et le genre de stuc soigneusement préparé pour recevoir la peinture polychrome.

On a constaté un nombre très élevé de tombeaux dans l'aire de l'église elle-même et dans ses abords ; on parle de cent cinquante tombes, ce que nous avons été à même de contrôler. Notons tout d'abord que la plupart des tombes étaient alignées le long des murailles externes de l'église médiévale, quelques-unes à l'intérieur de celle-ci. On s'est demandé à quelle origine pouvait se rattacher cette nécropole.

Laissant de côté le tombeau creusé dans le roc (adossé au chevet de l'église de XII^e^ siècle), qui pourrait bien être un tombeau juif de basse époque, nous croyons pouvoir assigner les autres à deux groupes nettement distincts. A la première série nous rapportons les trois tombeaux creusés au fond de l'abside nord et entourés de mosaïques. Ce sont, à notre avis, des tombeaux byzantins, très probablement des personnages de marque, l'usage étant très répandu aux premiers siècles de notre ère d'abriter pieusement des sépultures privilégiées à l'ombre d'un sanctuaire vénéré. Dans une de ces tombes on a trouvé une croix allongée en fer, qui ferait songer à une croix à bénédiction, chez les rites orientaux. A la deuxième série se rapportent toutes les autres tombes exhumées soit à l'intérieur, soit dans les abords de l'église médiévale. Dans toutes celles-ci, on a trouvé le même dispositif de maçonnerie et la face du défunt orientée invariablement vers l'orient. Nous croyons que toutes ces sépultures appartiennent à la confrérie de l'Hôpital de Notre-Dame de Josaphat, qui avait dans l'église du Sauveur son centre spirituel, où deux fois la semaine on chantait la messe pour les bienfaiteurs vivants et défunts. Çà et là, on a pu recueillir de petites coquilles de pèlerins, de petites

croix métalliques et des monnaies au coin de Beaudouin I, qui (comme on le sait), a été un des premiers à faire partie de la confrérie de bienfaisance, autrement dite de l'Hôpital de Notre-Dame de Josaphat.

Si nous portons notre attention à l'extérieur de la basilique, nous rencontrons vers l'angle sud-ouest de la façade une magnifique mosaïque multicolore d'une remarquable beauté. Une torsade très compliquée, où dominent le gris, le jaune, le rouge et le noir, en forme la bordure. Il est vraisemblable que cette mosaïque

Fig. 8. — Vases exhumés au cours du déblaiement de 1919-20.

appartenait à une dépendance ou annexe de l'ancienne église. Cette mosaïque a été sérieusement endommagée au moment où l'on voulut asseoir le demi-pilastre massif de l'église médiévale. On y constate une inclinaison très accentuée, de sorte que sur une extension de 4 mètres le pavé en mosaïque s'incline de $0^{m},07$ dans la direction de l'ouest.

D'autres traces de mosaïque moins fine que la précédente ont été signalées du côté nord, le long du canal creusé pour amener les eaux de pluie vers la grande citerne, précédant la façade. Des vestiges d'anciennes constructions dans cette même direction font croire à la présence d'une autre annexe adossée à l'église du côté nord.

Devant la façade de l'ancienne église on a creusé trois vasques dont l'appareil et le crépissage sont analogues à celle de la citerne, occupant jadis le centre de

l'atrium. Les vasques ne communiquaient pas entre elles, ce qui leur donne l'aspect de tombeaux. Au centre, tout près de l'entrée de l'église, on a mis au jour trois *loculi*, en très bon état de conservation ; la voûte est faite en berceau. Un canal en zigzag déversait dans la citerne les eaux recueillies dans les canaux, faisant le tour de l'église. Le pavé couvrant la partie supérieure de la citerne conserve une partie des mosaïques médiévales.

Ce rapide aperçu serait incomplet si nous manquions de signaler les trouvailles archéologiques recueillies au cours des dernières fouilles. Une petite collection de poterie, comprenant quelques petits vases et des lampes (Fig. 8 et 9).

Fig. 9. — Lampes exhumées au cours du déblaiement de 1919-20.

Les deux photographies nous dispensent de toute description plus détaillée. Remarquons qu'une des lampes porte l'inscription grecque bien connue :

ΦΩC CXY ΦENH ΠACIN

Les monnaies qu'on a trouvées au milieu des ruines sont au nombre de cinquante et des provenances les plus disparates, depuis l'époque des Macchabées jusqu'aux premiers rois de Jérusalem.

Un fragment de brique porte l'estampille de la *X^a Legio Fretensis*.

Parmi les inscriptions nous signalons le fragment d'inscription latine de 0,42 × 0,19, dont voici la teneur :

HIC IACET.....
LAMBERTI CORIPARII
DE ACON

Les lettres ont de 0m,035 à 0m,04 de hauteur.

A la différence des autres fragments retrouvés au cours des fouilles exécutées à Gethsémani en 1909 et 1922, cette inscription peut être rapportée d'une façon précise à l'époque des croisades, et spécifiquement du XIIe siècle.

Par suite de la cassure de la dalle il reste peu de chose de la première ligne,

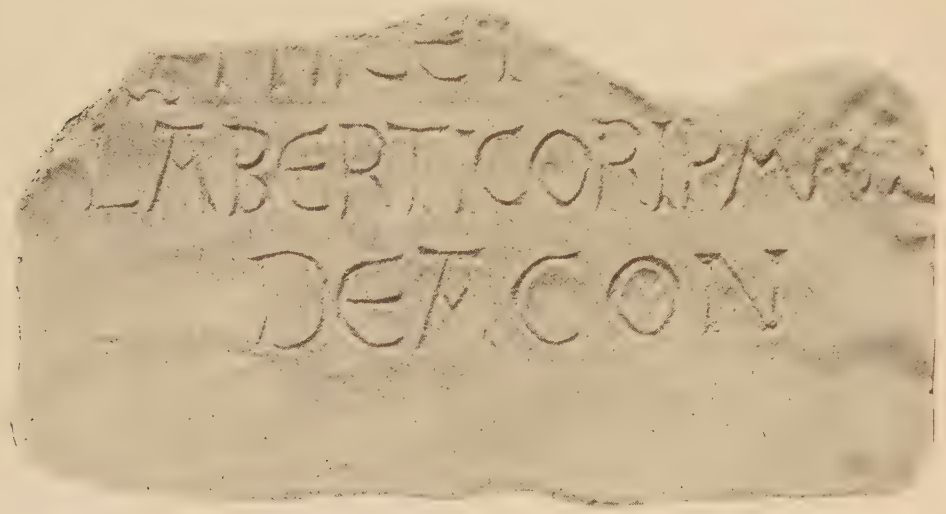


Fig. 10. — Fragment d'inscription latine découverte au cours des fouilles de 1919-20.

où cependant on peut lire facilement les restes des lettres formant les mots suivants :

HIC IACET

A défaut du nom de la personne défunte, qui a totalement disparu, nous avons celui de son père LAMBERTUS, où la lettre M est remplacée par la boucle, placée au-dessus des deux premières lettres, signe d'abréviation que l'on retrouve par exemple sur les colonnes de Bethléem et à Jérusalem à *Souk-el-ʿAttarîn*, dans la rue créée par la Reine Mélisende.

Le nom de Lambert revient plusieurs fois dans les chartes du XIIe et du XIIIe siècle, comme celui d'un bienfaiteur de Sainte-Marie de Josaphat et une fois nous y lisons le nom de Lambert, sous-prieur de la même abbaye (1180).

Toute autre considération sur la qualité du personnage n'aurait d'autre chance que celle d'une probabilité. Cependant le fait d'avoir eu son épitaphe au milieu de tant de sépultures anonymes, donne à croire que notre défunt devait jouir d'une

certaine notoriété : vraisemblablement il faisait partie de la confraternité de N.-D. de Josaphat[1].

1. Pour une étude plus détaillée de cet intéressant fragment épigraphique nous renvoyons nos lecteurs à la note érudite du P. M. Abel O. P. *Revue Biblique*, XXX (1921), p. 443-446.

CHAPITRE III

VICISSITUDES HISTORIQUES DE L'ÉGLISE DE L'AGONIE A GETHSÉMANI

Le premier souvenir historique de la construction d'une église à l'endroit de l'Agonie du Sauveur remonte au dernier quart du IV^e^ siècle. Nous le devons à saint Jérôme et à sainte Silvie d'Aquitaine. Le saint Docteur traduisant vers 386 le traité topographique d'Eusèbe, l'*Onomasticon* du grec en latin, après avoir dit que Gethsémani était situé au pied du mont des Oliviers, ajoute « maintenant une église y est édifiée[1] ». Sainte Silvie, qui visita la Ville Sainte à la même époque (385-388) en parle également dans la description de la liturgie du Jeudi saint en ces termes : « Au chant du coq on descend de l'*Imbomon* en chantant des hymnes et on se rend au lieu même où le Seigneur pria, comme il est dit dans le saint Évangile : et il s'avança à la distance d'un jet de pierre et se mit à prier, etc. En ce lieu se trouve *une église élégante*. L'évêque y entre avec tout le peuple : on y dit l'oraison appropriée au lieu et au jour ainsi qu'un hymne et on lit le passage de l'évangile où il est dit à ses disciples : Veillez et priez afin de ne point tomber en tentation[2] ».

Comme il n'y a aucune mention de cette église dans les premiers itinéraires

1. « Gethsemani, locus ubi ante passionem Salvator oravit, est autem ad radices montis Oliveti, nunc ecclesia desuper aedificata ». *Eusebius* Onomastikon, [ed. Klostermann], Leipzig, 1904, p. 75.

2. Ac sic ergo cum caeperit pullorum cantus, descenditur de Imbomon cum ymnis et acceditur eodem loco ubi oravit Dominus sicut scriptum est in evangelio : et accessit quantum iactus lapidis et oravit et caetera. In eo enim loco ecclesia est elegans. Ingreditur ibi episcopus et omnis populus, dicitur ibi oratio apta loco et diei, dicitur etiam unus ymnus aptus et legitur ipse locus de evangelio, ubi dixit discipulis suis : vigilate ne intretis in tentationem ». *S. Silviae Aquitaniae* peregrinatio ad loca sancta [ed. Gamurrini], Romae 1887 p. 94.

qui décrivent les sanctuaires de Gethsémani, c'est-à-dire dans l'Onomasticon d'Eusèbe (a. 330) et dans l'itinéraire du Pèlerin de Bordeaux (a. 333) nous sommes amenés à fixer la construction de l'église de l'Agonie entre 333 et 388, et même entre 347, sinon plus tard encore, à cause du silence de saint Cyrille dans ses catéchèses et des temps troublés de Constance, de Julien et de Valens, peu appropriés à l'édification d'un tel monument.

De fait Eutychius, patriarche d'Alexandrie, dans ses *Annales* (écrites en arabe au x[e] siècle) nous apprend que Théodose construisit à Jérusalem l'église de Djismanié (Gethsémani[1]). Comme d'un côté l'empereur Théodose fut associé à l'empire par Gratien le 19 Janvier 379 et que le pieux empereur régna jusqu'à l'année 393 : et que d'autre part saint Jérôme et sainte Silvie visitèrent l'église de l'Agonie vers 385-388, nous sommes portés à placer la date de sa construction entre 379 et 388, ce qui coïncide avec la fin de l'épiscopat de saint Cyrille (348-386). Voici donc deux points de repère bien marqués. En outre l'église de Gethsémani, dont parle Eutychius, ne saurait être l'église du tombeau de la Sainte Vierge, dont l'origine ne remonte pas beaucoup avant Juvénal (451). Il est donc évident que le sanctuaire de Gethsémani, dont l'empereur Théodose est le fondateur, n'est autre que l'église de l'Agonie. L'incise « dans laquelle est le tombeau de Marie » ne serait qu'une confusion assez facile à expliquer à une époque où l'église du tombeau avait fini par éclipser les autres sanctuaires de Gethsémani[2].

Bien que durant les siècles suivants les fidèles de l'église de Jérusalem aient continué à visiter l'église de l'Agonie et y célébrer les stations liturgiques de la Grande Semaine[3], comme jadis aux temps de sainte Silvie d'Aquitaine, cependant les auteurs d'itinéraires ou descriptions des Lieux saints observent un silence qui ne laisse pas de nous surprendre quand il est question de l'église de l'Agonie. On ne peut mettre en doute que celle-ci essuya le sort de tant d'autres édifices religieux livrés aux flammes par les hordes de Chosroës II, lors de l'invasion des Perses en 614. D'après le témoignage d'Eutychius c'est l'église de *Djismanie* (Gethsémani) qui la première fut incendiée par les Perses[4]. Les fouilles récentes n'ont que trop confirmé le récit du Patriarche d'Alexandrie : partout les mosaïques portent les traces d'un incendie violent et prolongé. On a pu constater en outre,

1. *Corpus scriptorum christ. orient.* [Scriptores arabici series III, tom 6], p. 152.

2. Vincent H.-F.-M. Abel, O. P., *Jérusalem nouvelle,* Paris, 1914, p. 306.

3. Voir le récit de la procession liturgique dans le *Typicon de l'Anastasis* [ed. Papadopulos-Kerameus] dans Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, Saint-Petersbourg, 1894, II, p., 16 ss.

4. *Corpus script. christ. orient.*[Scriptores arabici series III, tom. 6], p. 152.

au cours du déblaiement de l'église, des ossements humains carbonisés, des restes de verre fondu et un bloc entièrement calciné.

Nous ne savons pas avec certitude si l'église de l'Agonie fut relevée de ses ruines durant l'intervalle qui s'est écoulé entre l'invasion des Perses et celle des Arabes. Antiochus, moine du monastère de S. Sabas, dans son épître à Eustathe, écrite peu d'années après le passage des Perses, dit que Modeste « réédifia les temples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le saint Calvaire, sa sainte Résurrection, la vénérable église de l'Auguste Croix, qui est la mère des églises et la sainte Ascension, ainsi que les autres vénérables églises[1] ». Au premier abord on ne voit pas ce que le moine de S. Sabas veut dire par ces dernières paroles, car outre les églises indiquées, on n'en connaît que deux qui ont été plus ou moins épargnées par les Perses, ou restaurées par Modeste, avant l'arrivée des Arabes : l'église de Sainte-Marie-la-Neuve et celle du tombeau de la Vierge. Cependant on serait porté à croire que l'église de l'Agonie fut du nombre de celles qui furent rendues au culte par Modeste avant l'arrivée des Arabes. Théophane dans sa *Chronographie* écrit qu'en « l'année 682 Abimelech voulut enlever les colonnes de la sainte Gethsémani pour s'en servir dans la construction de la mosquée de la Mecque. Sergius, Chrétien d'une grande piété et un patricien nommé Clésius, homme très distingué parmi les Chrétiens de la Palestine, le supplièrent tous les deux de ne pas le faire, promettant qu'ils prieraient Justinien d'envoyer d'autres colonnes à leur place; ce qui fut fait ensuite[2] ».

Si l'église de l'Agonie avait été abandonnée à l'état de ruine, on n'aurait pas hésité à s'emparer de ses belles colonnes; d'autant moins que le texte des capitulations[3] ou concordat conclu entre Omas et le Patriarche Sophrone laissait aux

1. [Μόδεστος] πλησθεὶς πνεύματος ἁγίου, ἀνήγηρε καὶ τοὺς ἐμπρησθέντας σεβασμίους ναοὺς τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τό τε ἅγιον κρανίον, καὶ τὴν ἁγίαν αὐτοῦ ἀνάστασιν, καὶ τὸν σεπτὸν οἶκον τοῦ τιμίου σταυροῦ, καὶ τὴν μητέρα τῶν ἐκκλησιῶν, καὶ τὴν ἁγίαν αὐτοῦ ἀνάληψιν, καὶ τοὺς λοιποὺς σεβασμίους οἴκους *Antiochi Monachi* epistola ad Eustathium, Migne [P. G.] 89, 1527, Cf. *Entychius*, Alex. Patriarcha, annales, Migne [P. G] 111, 1084.

2. « Καὶ ἀπέστελλεν Ἀβίμελεχ οἰκοδομῆσαι τόντοῦ Μακκᾶ ναόν. Καὶ ἠθελησεν ἐπᾶραι τοὺς κίονας τῆς ἁγίας Γεθσημανῆς. Καὶ παρεκάλεσεν αὐτὸν Σεργιός τις ἀνὴρ κριστιανικώτατος ὁ τοῦ Μανσοῦρ γενικὸς λογοθετις, καὶ λίαν ὠκειωμένος τῷ αὐτῷ Ἀβίμελεχ καὶ πατρίκοις ὁ τούτου ἐφάμιλλος τῶν κατα τὴν Παλαιστίνην Χριστιανῶν προῦχων, ὁ ἐπίκλεν Κλαισὸς αἰτούμενοι μηγενέσθαι τοῦτο. ἀλλὰ δε' ἱκεσίας αὐτῶν πεῖσαι Ἰουστινιανόν ἄλλους ἀποστεῖλαι ἀντ' αὐτῶν. ὅπερ καὶ γέγονεν. » *Theophanes*, Chronographia ad an. 682 Migne [P. G.] 108, 741.

3. Voici le texte des capitulations :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Ceci est le pacte de sécurité octroyé par Omar, prince des Croyants, aux habitants d'Illia : A tous sans distinction, valides et invalides, il garantit la sécurité pour leurs personnes, leurs biens, leurs églises, leurs croix et tous les objets de culte. Leurs églises ne seront pas transformées en demeures des Croyants ni ne seront

Chrétiens la pleine jouissance des églises qu'ils possédaient à l'arrivée des Musulmans, mais non de celles qui étaient en ruines.

Que si l'annaliste alexandrin, Eutychius, dit dans le texte cité « et elles sont encore en ruines jusqu'à ce temps » ; ceci ne peut être qu'emprunté par l'auteur des *Annales* à une source peu éloignée des événements. Par suite, il ne faudrait pas en déduire que les deux églises de l'Eléona et de *Djismanieh* (de l'Agonie) n'eussent pas été restaurées après 614.

A s'en tenir strictement aux termes de l'itinéraire de S. Willibald, le lieu de l'Agonie aurait été honoré d'une église au cours du VIII[e] siècle : « il se rendit au mont des Oliviers, qui est près de la vallée sur le flanc oriental... et au mont des Oliviers il y a maintenant une église à l'endroit où le Seigneur avait prié avant sa passion et dit à ses disciples : « veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. Matth. 26,41[1] ». On aurait donc relevé tant bien que mal le sanctuaire de l'Agonie incendié par les Perses.

On ne laisse pas d'être surpris du silence de l'auteur du *commemoratorium de Casis Dei*[2] et d'Epiphane l'Hagiopolite[3]. Mais la ἁγία προσκυνησις constituait toujours une station dans la procession du Jeudi au Vendredi Saint comme du temps de sainte Silvie. A cette époque la liturgie de la matinée du Vendredi Saint comporte à peu près les mêmes stations qu'au temps de sainte Silvie. Ce qui n'impliquerait pas nécessairement l'existence d'un sanctuaire ; car la station liturgique pouvait avoir lieu dans les ruines, en plein air.

Si l'appellation de l'église de *Djismanie* était devenue le synonyme de l'église

détruites ; rien ne sera enlevé aux églises ni aux territoires leur appartenant, ni à leurs croix, ni à leurs biens. Ils ne seront ni maltraités ni inquiétés à cause de leur religion. Les Juifs n'auront pas le droit de vivre en Illia avec les chrétiens. Les habitants d'Illia seront obligés de payer le tribut comme dans les autres villes.

Les Grecs et les brigands devront abandonner la ville, mais un sauf-conduit leur sera donné pour leur sécurité personnelle et celle de leurs biens jusqu'à ce qu'ils aient gagné un lieu sûr. Cependant dans le cas qu'ils veuillent rester à Illia ils seront obligés de payer le tribu comme les autres habitants.

Quant aux habitants qui voudraient quitter la ville avec les Grecs, en emportant leurs biens, laissant les chapelles et les croix, ils seront munis d'un sauf-conduit jusqu'en lieu sûr. Les chrétiens qui se trouvent à Illia y pourront rester en se soumettant aux mêmes conditions que les habitants d'Illia. Ceux qui voudront partir avec les Grecs ou rentrer dans leur familles pourront le faire librement. Rien ne sera exigé des habitants avant la moisson.

En témoin de ce pacte Omar prend Dieu et promet la protection du Prophète, de ses fidèles et de ses successeurs jusqu'à ce qu'ils aient payé le tribut. *Caetani*, gli annali dell' Islam. Milano 1910, III, 2 p. 956-957.

1. « Et ascendit in montem Oliveti, qui est ibi juxta volem in orientali plaga... et in monte Oliveti est nunc ecclesia ubi Dominus ante passionem suam orabat et dixit ad discipulos : vigilate et orate ut non intretis in tentationem. (Matth. 26, 41) *Sanctimonialis Heidenhemensis Hodoëporicon S. Willibaldi* [ed. Tobler et Molinier] Genève, 1879, I, p. 265-266.

2. *Commemoratorium de casis dei* [Itinera hierosolymitana, ed. Tobler et Molinier] Genève, 1879, I, p. 302.

3. *Epiphanii Monachi* (Hagiopolitae), enarratio Syriae, Migne [P. G.] 120, 267.

de l'Agonie, sous la plume des auteurs arabes (cf. Eutychius), on devrait entendre de celle-ci le passage de Massoudi dans son *mirat-ez-zamân*. D'après l'écrivain arabe, l'église aurait été une vraie beauté [1].

Comme on vient de le voir on ne saurait affirmer d'une façon péremptoire que l'*ecclesia elegans* ait été réédifiée après les Perses. Mais l'eût-on restaurée, le XI[e] siècle avec les folies de Hakem aurait vu une nouvelle ruine envelopper le sanctuaire de l'Agonie ou de la Prière. Par ordre de ce calife extravagant furent livrées aux flammes plus de 30,000 églises en Syrie, en Palestine et en Égypte. Si en 1106 Saewulf y trouva un oratoire sur l'emplacement traditionnel de l'Agonie, c'est probablement un pauvre oratoire qu'on se sera empressé d'y construire après que Hakem, influencé par son ministre Hamzeh et son prophète Darazi, autorisa les Chrétiens à relever leurs édifices religieux. Voici le texte de Saewulf : « là est le torrent du Cédron; là se trouve Gethsémanie, où se rendit Jésus avec ses disciples lorsque du mont Sion il alla au delà du torrent du Cédron, une heure avant sa trahison; il y a là un certain oratoire, où il laissa Pierre, Jacques et Jean en leur disant : Restez ici et veillez avec moi... Un peu plus haut, vers la montagne des Oliviers, s'élève un oratoire où le Seigneur pria, comme on lit dans la Passion; puis il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre. Et se trouvant en Agonie....[2]. « Daniel l'higoumène russe visita ce même oratoire, qu'il appelle une petite église[3] : « à dix sagènes de distance du tombeau de la Sainte Vierge se trouve la grotte où le Christ fut livré par Judas aux Juifs pour trente sicles d'argent. Cette grotte est au delà du torrent de Cédron, au pied de la montagne des Oliviers. Non loin de cette grotte vers le midi, à la distance d'un petit jet de pierre, se trouve l'endroit où le Christ pria son père, pendant la nuit où il fut livré aux juifs pour être crucifié, et dit : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi (Matth. 26, 39) ». Une petite église s'élève maintenant en ce lieu. Cette petite église est appelée oratoire par l'auteur anonyme des *Gesta Francorum Iherusalem expugnantium* : « Là il y avait au temps du Christ une certaine villa, appelée Gethsémani, où le fils de Dieu fut trahi. Laissant là ses disciples accablés de sommeil, il s'éloigna d'eux un jet de pierre vers le Mont des

1. *Guy le Strange*, Palestine under the moslems, Londres, 1890, p. 203.

2. « Ibique est torrens Cedron ; ibi est Gethsemani quo Dominus venit cum discipulis suis ante horam traditionis a monte Syon trans torrentem Cedron; ibi est oraculum quoddam, ubi ipse dimisit Petrum et Jacobum et Johannem dicens : sustinete hic et vigilate mecum.... Paulo superius in monte Oliveti est oraculum in loco ubi Dominus oravit, sicut legitur in passione : et ipse avulsus est ab eis quantum iactus est lapidis et factus in agonia ». *Peregrinatio Saewulfi ad Hierosolymam et Terram Sanctam* [ed. D'Avezac], Paris, 1839, p. 33.

3. *Vie et pèlerinage de Daniel* [Publications de l'Orient Latin, itinéraires russes] trad. Khitrovo., Genève, 1884, p. 23.

Oliviers, par une voie oblique, afin de prier; on y voit maintenant un certain oratoire consacré en l'honneur du Sauveur. Là commence l'ascension du Mont des Oliviers[1] ». Un autre auteur latin anonyme, dont le récit semble antérieur à l'an 1150 s'exprime d'une façon analogue au sujet de l'oratoire bâti en mémoire de l'Agonie. « Hors de cette église [de Sainte Marie] se trouve le lieu nommé Gethsémani, où il y a une grotte, dans laquelle Judas livra le Seigneur aux Juifs, et à droite, à une distance d'un jet de pierre est l'oratoire où il pria le Père, au temps de sa passion : et sa sueur devint comme des gouttes de sang coulant à terre[2] ».

A partir de *Jean de Wurzbourg*, qui fit son pèlerinage de Jérusalem en 1165, nous possédons de nouveaux renseignements plus explicites que ceux de leurs devanciers au sujet de l'église de l'Agonie. Voici ce que dit ce dernier auteur : « Le lieu où le Seigneur a prié est occupé par une nouvelle église appelée église du Sauveur; de son pavé émergent trois pierres non travaillées, comme de petites roches, sur lesquelles, dit-on, Jésus pria à genoux trois fois; les fidèles baisent ces pierres et y déposent leurs offrandes avec la plus profonde vénération[3] ». Quelle est cette nouvelle église ? était-ce le même oratoire, ou la petite église dont parlent les pèlerins antérieurs à Jean de Wurzbourg? Nous ne le croyons pas. Ce dernier n'aurait pas noté que celle-ci était une nouvelle église, sinon dans le but de la distinguer d'un monument religieux plus ancien dont elle venait d'occuper l'emplacement. Avons-nous besoin d'ajouter que la description du prêtre allemand cadre exactement avec celle de l'église médiévale, où trois bancs de rocher fruste émergeaient au-dessus du pavé dans le chœur de l'église?

Les renseignements donnés par Jean de Wurzbourg sont confirmés à la lettre par *Théodoric* (1172) : « En t'avançant (de l'église de Sainte-Marie) vers le Mont des Oliviers, du côté du Midi tu rencontres une église non pas petite,

1. « Ibidem antea Christi temporibus villula quaedam Gethsemani nuncupata erat, ubi tentus et captus est Filius Dei. Ibique discipulos suos somno praegravatos linquens avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis versus montem Oliveti in obliquum ut oraret : ubi etiam nunc quoddam oratorium in honore salvatoris dedicatum est. Inde ascensus est ad montem Oliveti. » — *Recueil des historiens des Croisades*, Historiens occidentaux, Paris, 1864, III, p. 512.

2. « Extra ipsam ecclesiam [sanctae Mariae] est locus qui vocatur Gethsemani, ubi est cripta ubi Judas Dominum Judaeis tradidit et a parte dextera quantum est iactus lapidis, est oratorium ubi oravit ad Patrem hora passionis suae, et factus est sudor ejus sicut guttae sanguinis decurrentis in terram. » *De situ Urbis Jherusalem* (appendice ap. Melchior de vogüé, les Eglises de Terre Sainte, Paris 1860, p. 414.

3. « Locus vero ubi Dominus oravit circumdatus est nova ecclesia, quae dicitur ecclesia Salvatoris in cujus pavimento eminent tres non operati lapides, tamquam modicae rupes : in quibus dicitur Dominus orasse cum trina genuflexione ad quos lapides fit veneratio et fidelium Christi oblatio cum devotione maxima. » *Johannis Wirziburgensis*, descriptio Terrae Sanctae [Descriptiones Terrae Sanctae ex sacculo VIII, IX, XII et XV] ed. Titus Tobler, Leipzig, 1874, p. 137-138.

appelée Gethsémani, où le Sauveur, venant au jardin avec ses disciples, entra et leur dit : Asseyez-vous ici, pendant que je vais là pour prier. En y entrant, tu trouves aussitôt un vénérable autel, et à gauche, en avançant dans le souterrain rocheux, tu remarques quatre places distinctes, dans chacune desquelles trois apôtres s'étendirent pour dormir. Également dans l'angle de cette grotte existe une grande pierre dans laquelle le Christ, en y imprimant ses doigts laissa six trous. Puis il s'éloigna d'eux à une distance d'un jet de pierre. En effet un peu plus haut, vers le Mont des Oliviers, du côté du midi, il pria trois fois, et en ce lieu est bâtie à présent une nouvelle église. La place d'une prière est marquée dans l'abside gauche, celle d'une autre au milieu du chœur et celle de la troisième dans l'abside droite[1]. »

Un fait nouveau survenu vers la moitié du XII[e] siècle aura substitué la nouvelle église du Sauveur à l'oratoire ou petite église, antérieure aux croisades. C'est que le lieu de l'agonie avait été choisi pour être le centre spirituel de la confrérie de bienfaisance, fondée en 1112 pour assurer des ressources à l'hôpital de N.-D. de Josaphat. Dans les statuts de cette association, dont firent partie Baudouin I, Bernard, évêque de Nazareth, Guillaume de Buris, Jocelin de Courtenay, prince de Tibériade, il est stipulé que toutes les semaines on chantera dans l'*église du Sauveur* une messe pour les vivants et une autre pour les défunts, en faveur des confrères et des autres bienfaiteurs dudit hôpital[2].

1. « Progresso deinde versus montem Oliveti ad meridiem non modica tibi occurit ecclesia Gethsemane nuncupata, ubi Salvator cum discipulis suis ab horto veniens intravit et ad eos dixit : Sedete hic donec vadam illuc et orem. Ingressus itaque in eam statim invenies altare venerandum et ad sinistram in subterraneum specum ingrediens quatuor loca invenies notata, in quibus singulis terni apostoli cubantes obdormierunt. Est etiam ad sinistram saxum in ipsius specus angulo in quod ipse Christus digitos imprimens sex in eo fecit foramina. Et ipse avulsus est ab eis quantum iactus est lapidis. Nam paulo altius versus montem Oliveti, ad meridiem, trinam fecit orationem in quo loco nova nunc aedificatur ecclesia. Est vero unus locus unius orationis in abside sinistra, alius in medio chori, tertius in abside dextra. » *Theodorici libellus*, de locis sanctiae editus circa a 1172 [ed. Titus Tobler] Paris, 1865, p. 61.

2. Voici le texte du document concernant ladite stipulation : a. 1130-1145. Confirmation de la constitution de l'hôpital de N.-D. de Josaphat donnée sous le sceau de Guillaume, patriarche de Jérusalem et certifiée par Facundus, prieur de la Latine.

In nomine Sanctae et Individuae Trinitatis Patris et Filii et Spiritus Sancti. Notum sit omnibus fidelibus tam futuris quam presentibus quod domus Hugo abbas monasterii Sanctae Mariae de Valle Josaphat et omnes ejusdem loci fratres, inter alia multum necessaria opera predicti monasterii, hedificaverunt pro necessitate pauperum Christi hospitale quoddam juxta predictam ecclesiam Sanctae Mariae in quo refectionem aliquam et aliquid refrigerium lassi pauperes et peregrini semper invenire possint et in quo infirmi pro posse ipsius domus procurentur et reficiantur et pausent. Ad cujus hospitalis adjutorium memoratus abbas et alii decimas domibus bonis suis omni tempore in communi capitulo suo se donare stabilierunt. In quo etiam capitulo et hoc diffinierunt quod quicumqne confraternitati pauperum ibi convenientium se associaverint, in primis societatem et participationem orationum et helemosynarum et omnium beneficiorum ecclesiae Sanctae Mariae habeant; deinde, pro salute et prosperitate eorum, semper in unaquaque solemnitate Apostolorum XIII pauperes in nomine Christi pascantur. Posthuc in eodem capitulo constitutum est ut, in die obitus cujuscumque illorum qui in

C'est à cette confrérie que nous croyons devoir attribuer le très grand nombre de tombeaux découverts aux abords et à l'intérieur de l'église médiévale. Dans plus d'une on a trouvé la traditionnelle coquille emblème des pèlerins. Des bagues, de petites croix métalliques et enfin des monnaies avec la frappe de Baudouin I, qui (nous venons de le voir) a été un des premiers agrégés à la confrérie de l'hôpital de N.-D. de Josaphat.

Les historiens de l'époque nous disent que Arnulphe d'Audenarde a été enseveli en 1107 près de l'église latine de Sainte-Marie de Josaphat[1]. Il en est de même de Botilde femme d'Eric le Bon, roi des Scandinaves[2]. On peut dire qu'ils ont été ses *primitiae dormientium* à l'ombre du sanctuaire de l'Agonie.

Le P. Decloedt, des Pères Blancs, dans une étude sur les plombs du Musée de Sainte-Anne à Jérusalem à publié un sceau de 38 millimètres de diamètre, provenant de Tyr, frappé au titre de la Sainte Fraternité de Jérusalem :

S. SCE FRA — TNITATIS DE IHERL'M

L'inscription est en 4 lignes horizontales superposées dans un cercle. Sur le recto figure une double traverse dans un cadre formé par deux arcs en tiers-point, avec un cercle au pourtour. Le savant numismate en opine qu'il se peut que la sainte confraternité en question soit celle de la confrérie chargée de N.-D. de l'Hôpital, dont on ne possède qu'un petit nombre de monuments

hac confraternitate se miserint, tredecim pauperes iterum pascantur, et usque ad XIII dies quidam pauper quotidie reficiatur, et per tredecim dies una missa cantetur et per unumquemque annum, in die obitus illius, pro anima ejus missa una iterum celebretur et unus pauper pascatur. Sed in omni tempore per unamquamque hebdomadam cantabitur missa una pro salute vivorum, alia vero pro requie defunctorum in ecclesia Sancti Salvatoris pro confratribus supradicti hospitalis et pro omnibus qui in eadem confraternitate intraturi sunt et pro aliis benefactoribus et sustentatoribus hujus sanctae helemosinae. Nomina vero illorum qui se primitus in hac confraternitate miserunt sunt hec : domus Balduinus rex primus et domus Bernardus episcopus de Nazareth, Guillelmus de Buris, Guido de Miliaco, Goscelinus dominus de Tiberiade, Domus Balianus et ceteri plures qui mortui sunt. Unusquisque autem ex illis promisit se daturum in helemosinam pauperibus hujus hospedalis, per unumquemque annum, XIII bisancios pro anima sua. Sed quare aliquibus hoc nimium fortasse videtur, idcirco provisum est et constitutum ut quicumque in hoc hospitali helemosinam suam fecerit aut aliquam sustentationem vel aliquid beneficium contulerit, omnium beneficiorum supradictorum et orationum particeps efficiatur. Factum est hoc et statutum tempore venerabilis patriarca Gibelini, regnante primo rege Balduino, concedente illud domno Hugone abbate cum omni suo conventu.

Et ego Guillelmus patriarcha sigilli mei testimonio hoc idem confirmo et concedo et supranominatos benefactores in orationibus et beneficio communi ecclesiarum Jerusalem recipio.

Ego frater Facundus prior Sanctae Mariae de Latina autentico huic transcripto (sic) de verbo ad verbum concordanti (sic) vidi, legi necnon sigillum nostrum apposui.

1. Delaborde F., *Chartes de Terre Sainte*, Paris, 1880, XIX, p. 47-49.

2 *Recueil des Hist. des Croisades*, hist. V,occid., Paris, 1879, p. 521.

sigillographiques. Cette confrérie comme le témoigne la charte qui a trait à la confirmation de la constitution de l'Hôpital de N.-D. de Josaphat, portait en effet le nom de *confraternitas*[1].

Détail intéressant : l'*Ordinarium* des Chanoines du Saint Sépulcre de Jérusalem, conservé dans l'église de Barletta, en Italie, nous apprend que le 15 août, le clergé latin se réunissait dans l'église du Sauveur pour se revêtir des ornements sacrés et descendre ensuite en procession solennelle dans l'église de l'Assomption de la Vierge[2].

Mais à quelle date précise a-t-elle été bâtie cette nouvelle église, dont parlent Jean de Wurzbourg et Théodoric? Il ne semble guère probable que ce nouveau monument ait été érigé avant 1130 et peut-être même un peu plus tard. De fait ce n'est que vers 1130 que fut bâtie, à Jérusalem, la première église latine, celle des chevaliers hospitaliers, et l'on n'entreprit l'agrandissement de la basilique du Saint-Sépulcre que de 1140 à l'an 1145. Enfin l'église de l'Assomption ou du tombeau de la Vierge fut restaurée à la même époque (1140-1150).[3]

Tout cela est bien compréhensible, pour ce qui est de l'église de l'Agonie. En parcourant, suivant l'ordre chronologique les chartes de l'abbaye de N.-D. de Josaphat, il est aisé de constater l'accroissement progressif des bénéfices et des revenus, dont les moines Bénédictins de l'abbaye usèrent pour l'embellissement du sanctuaire de la Vierge. Que si cette église abbatiale eut en Mélisende (1160) une bienfaitrice insigne, ce ne fut probablement pas le sort de l'église de l'Agonie, qui ne put être relevé que grâce aux oblations de bienfaiteurs de la confrérie de N.-D. de l'Hôpital. S'il est permis de tirer un argument en faveur de cette date approximative de la structure massive de l'église médiévale, nous remarquerons qu'elle doit avoir été bâtie à une époque où dominait la nécessité de fortifier les édifices situés hors des remparts de la Ville Sainte. Les incursions des ennemis vers le milieu du XII^e^ siècle jusqu'aux abords de la Ville Sainte n'étaient point une éventualité; un fort parti de Turcs ayant poussé une audacieuse attaque en 1152 jusque sur le Mont des Oliviers. D'ailleurs n'avait-on

1. Decloedt P., Plombs du Musée Biblique de Sainte-Anne de Jérusalem, Paris, 1914, p. 16-17. Pl. XII. [Extrait de la *Revue numismatique*, 1914, p. 438.]

2. « Post capitulum vadit processio ad montem Sion, ubi gloriosa Virgo migravit de seculo. In introitu ecclesia incipit cantor... Deinde vadit in valle Josaphat. Cum autem venerint in ecclesia quae dicitur Sancti Salvatoris, congregabuntur omnes processiones ibi, et postquam omnes sollempnibus vestimentis sunt parati, ordinata processione procedit ad ecclesiam prefatam cantando... In introitu autem ecclesiae vallis Josaphat, uontor incipit... Peracta processione intrant chorum et tunc tercia incipitur... Post evangelium fit sermo ad populum » Ch. Kohler. Un rituel et un Bréviaire du Saint-Sépulcre [*Revue de l'Orient latin*, VIII (1900-1901)], p. 430.

3. Melchior de Vogüé, *Les Églises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, p. 308.

pas installé près du monument de l'ascension un ouvrage fortifié, muni de tourelles, de créneaux et de mâchicoulis ainsi que d'un chemin de ronde où l'on montait la garde jour et nuit, afin de mettre le sanctuaire à l'abri d'une attaque des Sarrasins?

Sans vouloir prendre à la lettre les paroles de Théodoric qui déclare en 1165 qu'à l'emplacement de la prière ou de l'agonie venait d'être élevée une nouvelle église *in quo loco nova aedificatur ecclesia*, pour reporter à une date plus rapprochée de nous la construction de l'*ecclesia Salvatoris*, notons cependant que cet historien, de même que Jean de Würzbourg, souligne une particularité qui n'existe pas dans les relations antérieures à la moitié du XII^e^ siècle, à savoir les trois rochers bruts en saillie sur le pavé du monument. Détail exact comme les fouilles nous l'ont révélé.

Cette nouvelle église a été explorée par l'auteur latin anonyme, qui semble avoir visité Jérusalem vers l'an 1170. « De là on se rend dans la vallée de Josaphat, où se trouve le sépulcre de Sainte-Marie. Là, presque aux portes du monastère est le lieu appelé Gethsémani, où Judas trahit le Seigneur. Il s'y trouve une pierre qui dit-on, a cédé sous ses doigts. Dans la même chapelle sont quatre places distinctes, où il trouva ses disciples endormis trois par trois. Hors de l'atrium, à environ un jet de pierre on rencontre une église bâtie en l'honneur du Sauveur, à l'endroit où il pria trois fois et où une sueur de sang s'écoula de lui[1]. »

Nous trouvons dans l'itinéraire de Jean Phocas, moine grec qui parcourut la Palestine vers 1177, une égale précision quant à l'église du Sauveur. « Plus haut, il y a un autre temple, une grotte, dans laquelle le Seigneur s'était livré à la prière, et où les apôtres, accablés de sommeil, s'endormirent. Au pied du Mont des Oliviers, à un jet de pierre, se présente un troisième temple, dans lequel le Seigneur, après avoir repris les apôtres à cause de leur indolence, comme l'Évangile le rappelle, retourna et se remit à prier alors qu'avec la sueur s'échappèrent comme des gouttes de sang[2] ».

Le vandalisme qui accompagna la prise de Jérusalem par les Musulmans ne paraît pas avoir porté atteinte à l'église du Sauveur. C'est ainsi que nous

1. *Thedorici libellus* [ed. Tobler], Paris, 1865, p. 124.

2. « Ὁ ἄνωθεν ἕτερος ναός ἐστι σπήλαιον, ἐν ᾧ ἡ Δεσποτική προσευχή γέγονε, καὶ οἱ ἀπόστολοι τῷ ὕπνῳ βαρυθέντες ἐκάθευδον. Περὶ δε τοὺς πρόποδας τοῦ ὄρους τῶν Ἐλαιῶν ὡσει λίθου βολῆς ἄποθεν κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον, ὁ τρίτος ὑπάρχει ναός, ἐν ᾧ μετὰ τοὺς ἀποστόλους ὠνειδίσαι τον Κύριον τῆς ῥᾳθυμίας τούτων ἕνεκα, ἀπελθὼν πάλιν προσῆυξατο, ὅτε καὶ ἱδρωτες αὐτοῦ ὥσει θρόμβοι αἵματος κατέῤῥεον. » I. Phocas. Descriptio Terrae Sanctae, Migne [P. G.] 133, 945.

pouvons relever dans le récit de l'auteur *de la Citez de Jherusalem*, ouvrage écrit après la prise de la Ville Sainte par *Salah-ed-Dine* : « El val de Josaphas si voit une abcie de noirs moignes. En cele abcie avoit un moustier de Madame Sainte-Marie. En cel moustier estoit li sépulcres où el fu enfouie. Si Sarrasins quand ils orent pris la cité abatirent cele abcie et en portèrent les pierres pour la cité fermer, mais le moustier n'abatirent ils mie. Devant ce moustier au pied du mont d'Olivet avait un moustier en une roche que on appelait Gethsémani : là fu Jhesu Christ pris : d'autre part la voix, si come l'on monte au mont d'Olivet, entour le giet d'une petite pierre, avait un moustier qu'on apeloit S. Sauveur; là ala Jhesu aourer la nuit qu'il fu pris, et là il dégouta li sans de son cors aussi come sueurs[1]. »

La relation de Wilbrand d'Ordenbourg (1212) signale près du Cédron une église élevée dans le jardin où Jésus aimait à se retirer avec ses disciples, appelée le peuple *saint pater noster*[2]. C'est, croyons-nous la première fois qu'on rencontre cette dénomination chez un auteur occidental, souvenir du nom qui est demeuré chez les orientaux l'appellation du site de l'agonie : le πατερ ἡμῶν.

La description de Jérusalem, telle que la trouva *Salah-ed-Dine* confirme le témoignage des autres pèlerins postérieurs à l'an 1250 : « Devant l'église de Notre-Dame, au pié del mont d'Olivete avoit un moustier en une roche qu'on apeloit Gessemani. Là fu Nostre Sirez priz. D'autre part la voix, si comme l'en monte el monte d'Olivete, tout con l'en giterait une pierre avait un moustier qu'en apeloit Saint-Sauveur. La s'en ala Jhesu Criz orer la nuit qu'il fut priz et là li dégouta le suor de son corz comme de sanc[3]. »

C'est donc une inexactitude que nous relevons dans le récit d'un soi-disant témoin oculaire, qui passe pour être Rodolphe, abbé Cistercien de Coggeshale en Angleterre au sujet de la destruction de l'église de l'Agonie par les Sarrasins en 1178. Cet auteur cite parmi les édifices sacrés, renversés par les infidèles « l'église construite au jardin où le Seigneur dit aux Apôtres de prier pour

1. Melchior de Vogüé, *Les Églises de la Terre Sainte*, Paris, 1860, p. 442.

2. « Iste (torrens) est quam Johannes evangelista torrentem Cedron appellat. Juxta quem hodie sita est quaedam ecclesia in eo loco aedificata in quo tempore passionis Domini erat hortus in quem Dominus cum discipulis suis frequenter convenit, in quo etiam ipse osculum a Judâ traditore accepit. De quibus omnibus testatur Johannes, ubi dicit : Egressus est Jesus trans torrentum Cedron, ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus. Sciebat autem et Judas hunc locum quia frequenter Jesus convenerat illuc. Et vocatur ipsa ecclesia a populo Sanctum Pater Noster. » Wilbrandus de Oldenborg [Peregrinatores medii aevi Quatuor, ed. Laurent]. Leipzig, 1864, p. 187.

3. *Citez de Jherusalem* dans Melchior de Vogüé, *Les églises de Terre Sainte*, Paris, 1860, p. 442.

n'être pas enduits en tentation et nommé Sauveur, parce que le Sauveur et Rédempteur du monde a supplié son Père pour le genre humain[1] ».

Il nous suffit de citer à l'appui de notre assertion les très nombreux textes d'auteurs de pèlerinages ou d'itinéraires, postérieurs à la prise de Jérusalem par *Salah-ed-Dine*. Nous ferons mention de la *Citez de Jherusalem de la Cronique d'Ernoul*[2] (c. 1231), *les saints pèlerinages que l'on doit requerre en la Terre Sainte*[3] (vers 1231), *la description de la Terre Sainte par le continuateur anonyme de Guillaume de Tyr*[4] (vers 1261), *les pèlerinages et pardouns d'Acre*[5] (vers 1280), *l'itinerarium sanctorum locorum*[6] (après 1250). Dans tous ces ouvrages, on continue à faire mention de l'église de l'Agonie, ou du Sauveur, comme si elle était debout.

S'il faut en croire un pèlerin catalan, l'église du Sauveur, ou de l'oraison du Christ, était encore debout en 1323, renfermant trois autels[7]. Mais elle ne devait plus rester longtemps au pouvoir des chrétiens, car Jacques de Vérone omet de la mentionner (1335). Ce qui nous porte à croire que le passage du Ludolphe de Sudheim[8] doit s'entendre de la grotte de Gethsémani, convertie en oratoire. C'est dans cette grotte, devenue propriété de la Custodie Franciscaine de Terre Sainte, qu'émigra le souvenir de l'Agonie du Sauveur à partir de la moitié du XIV^e^ siècle. Pour l'examen des sources historiques relatives à cette curieuse transformation, nous renvoyons nos lecteurs aux excellentes publications du Père H. Vincent O. P.[9] et du Père B. Meistermann O. F. M.[10].

Pendant que chez les Occidentaux la localisation de l'Agonie dans la grotte de Gethsémani tendait à s'affermir, les Orientaux continuaient à visiter les ruines de l'église du Sauveur, maintenant de la sorte la localisation que leur avait léguée les siècles précédents. Ainsi les pèlerins Russes, Arméniens et Grecs continuent à vénérer le site de l'ancienne église en ruine: « A un jet de pierre de là [de la grotte], écrit l'archimandrite Gréthénios, plus haut sur le chemin, se trouve une

1. *Itinéraires à Jérusalem* [ed. Michelant-Raynaud], Genève, 1882, p. 51.
2. *Chronicon T. S.*, De expugnatione Terrae Sanctae per Saladinum [Vet. script. et monumentorum... collectio, ed. Martène et Durand], Paris, 1729, V, col. 567.
3. *Op. cit.*, p. 104.
4. *Op. cit.*, p. 162.
5. *Op. cit.*, p. 232.
6. Golubovich G., O. F. M., *Bibliotheca Bio-Bibliografica della Terra Sancta e dell Oriente Francescano*, Quarrachi 1906, I (1215-1300), p. 409.
7. *Anuari de l'institut d'estudis catalans*, Barcelone, 1907, p. 375.
8. Ludolphus de Sudheim, *de itinere Terrae sanctae* [Archives de l'Orient Latin], Paris, 1884, II, p. 365.
9. Vincent H.-F.-M. Abel O. P., *Jérusalem nouvelle*, Paris, 1914, II, p. 315 ss.
10. Meistermann B., O. F. M., *Gethsemani*, Paris, 1920, p. 260 ss.

grande pierre sur laquelle le Christ pria son Père[1]. Tel est le sentiment de Daniel d'Ephèse[2] et de l'évêque arménien Nicolas d'Acquirmann[3]. Quant à Basile Posniakow, il ajoute un petit détail que nous ne manquerons pas de relever : « à un jet de pierre de cette grotte [de Gethsémani] un arbre croît jusqu'à ce jour : on l'appelle l'olivier. C'est là que le Christ pria son Père en secret[4] ». Or, cet arbre qui, dans la bouche des chrétiens indigènes, a continué à porter, jusqu'à nos jours, le nom de l'*olivier*, a été trouvé planté exactement au milieu du chœur de l'église médiévale, où émergeait le rocher localisant aux yeux des Croisés le souvenir de la prière du Rédempteur. Les racines de l'arbre, aplaties contre le pavé de l'église du XII[e] siècle, démontreraient que cet arbre avait été planté, telle une sentinelle vigilante destinée à protéger sous ses branches une tradition qui allait se perdre au loin à mesure que le vandalisme achevait de disperser les dernières traces de la vénérable église du Sauveur.

1. *Pèlerinage de l'Archimandrite Grethénios* [Itinéraires russes en Orient, trad. Kitrovo], Genève, 1889, p. 179.

2. *Koyhilidès-Phokilidès*, ὁδοιπορικὰ ἢ προσκυνητάρια τῆς ἁγίας γῆς, p. 526.

3. Nicolas, évêque d'Acquirmann, *Les saints lieux de Jérusalem* [Archives de l'Orient latin], Paris, 1884, II, p. 401.

4. *Pèlerinage de Basile Posniakou* [Itinéraires russes en Orient, trad. Khitrowo], Genève, 1889, p. 330.

CONCLUSION

Peu de sanctuaires en Palestine ont partagé le sort de celui de l'Agonie ou de la prière. Élégante église bâtie à une époque où la vie religieuse dans la Ville Sainte était à son apogée, station de panégyries de la Grande Semaine, elle essuya tour à tour le feu de l'incendie et la rage du vandalisme. Reconstruite une dernière fois, elle semblait devoir parvenir jusqu'à nous, grâce à la solidité de ses murs et au cimetière, abritant les restes mortels de tant de héros de l'épopée des Croisades. Cependant il n'en a pas été ainsi ; l'église où plusieurs générations chrétiennes mêlèrent leurs prières à celles que Jésus exhala dans la torture de son Agonie, n'a laissé que des ruines longtemps oubliées qu'un heureux hasard nous a à peine ramenées au jour, depuis peu d'années.

Si, d'un côté, cette trouvaille ajoute une page lumineuse à l'histoire des sanctuaires de Jérusalem, elle n'a pas manqué de rectifier une erreur inconsciente, glissée à travers l'admirable concert de la tradition gethsémanienne. Ce lieu où Jésus, victime pour les péchés du monde, voulut cacher ses divines angoisses, déblayé des décombres qui le dérobaient si longtemps à nos regards, verra bientôt une nouvelle église destinée à honorer le séjour habituel de Jésus. C'est un mérite incomparable du R^me^ Père Ferdinand Diotallevi, Custode de Terre Sainte, que d'avoir lancé un vibrant appel au monde pour la résurrection de ce sanctuaire longtemps oublié. Et cet appel, fils du zèle ardent qui honore l'actuel Custode des Lieux Saints, n'a pas été vain. Déjà la nouvelle basilique s'élève majestueusement de plusieurs mètres au-dessus du sol : dans quelques mois, elle sera achevée. Œuvre d'art et de foi sincère, conçue par l'architecte A. Barluzzi, elle n'a d'autre ambition que celle de couvrir le lieu de la Prière Divine d'un monument où tout porte à la prière, et la sobriété des sculptures et l'austérité des couleurs dans les mosaïques. Et comme pour n'y rien ôter du pittoresque, l'église elle-même sera basse, la lumière qui viendra l'éclairer, très modérée, et les abords

de l'oliveraie rendus à leur ancienne physionomie. A l'ombre des vieux oliviers qui l'entourent, la nouvelle basilique sera, pour nous exprimer ainsi, un réservoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses, penchées sous le poids du jour. Plus d'une âme viendra y mêler ses larmes à celles de l' « Homme des Douleurs », dont la silhouette divine, nimbée de bonté et de résignation, semble se refléter sur les âmes qui, dans un élan de foi, s'arrêtent à Gethsémani pour veiller et prier avec Lui.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

(PLANCHES HORS TEXTE)

Pl. A. — Plans et coupes des Églises des IVe et XIIe siècles.
» I et II. — Plan des ruines de l'Église du IVe siècle.
» III. — Plan de l'Église du XIIe siècle.
» IV. — Bordure de la mosaïque de la nef nord.
» V. — Bordure de la mosaïque de la nef nord.
» VI. — Mosaïque de la nef sud.
» VII. — Bordure de la mosaïque de la nef sud.
» VIII. — Restes de mosaïques de la nef centrale.
» IX. — Fragment de fresque représentant la scène de l'agonie.
» X. — Église du IVe siècle. Vue d'ensemble du site et des ruines avec les échancrures du rocher pour asseoir le chevet de l'église.
» XI. — Ordres d'architectures et détails.
» XII. — Détails d'architecture.
» XIII. — Fragments d'architecture de l'Église médiévale.
» XIV. — Pièces de revêtement.
» XV. — Ruines de l'Église médiévale : vue d'ensemble prise du côté ouest.
» XVI. — Église médiévale : vue d'ensemble prise du chevet (côté est).
» XVII. — Église médiévale : vue d'ensemble du chevet avec les soubassements des piliers avant le déblaiement complet.
» XVIII. — Église médiévale : vue d'ensemble prise du côté ouest avec les soubassements des piliers après le déblaiement complet jusqu'au rocher.
» XIX. — Église médiévale : abside de la nef centrale avec le rocher *in medio chori* des anciens pèlerins.
» XX. — Église médiévale : abside de la nef sud avec l'entaille du rocher.
» XXI. — Église médiévale : angle sud-ouest des murs.
» XXII. — Église médiévale : les mosaïques de la nef centrale.
» XXIII. — Rocher taillé à pic du côté sud-est de l'Église du IVe siècle.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 1

CHAPITRE I. — L'église du Sauveur d'après les fouilles de 1909. 1

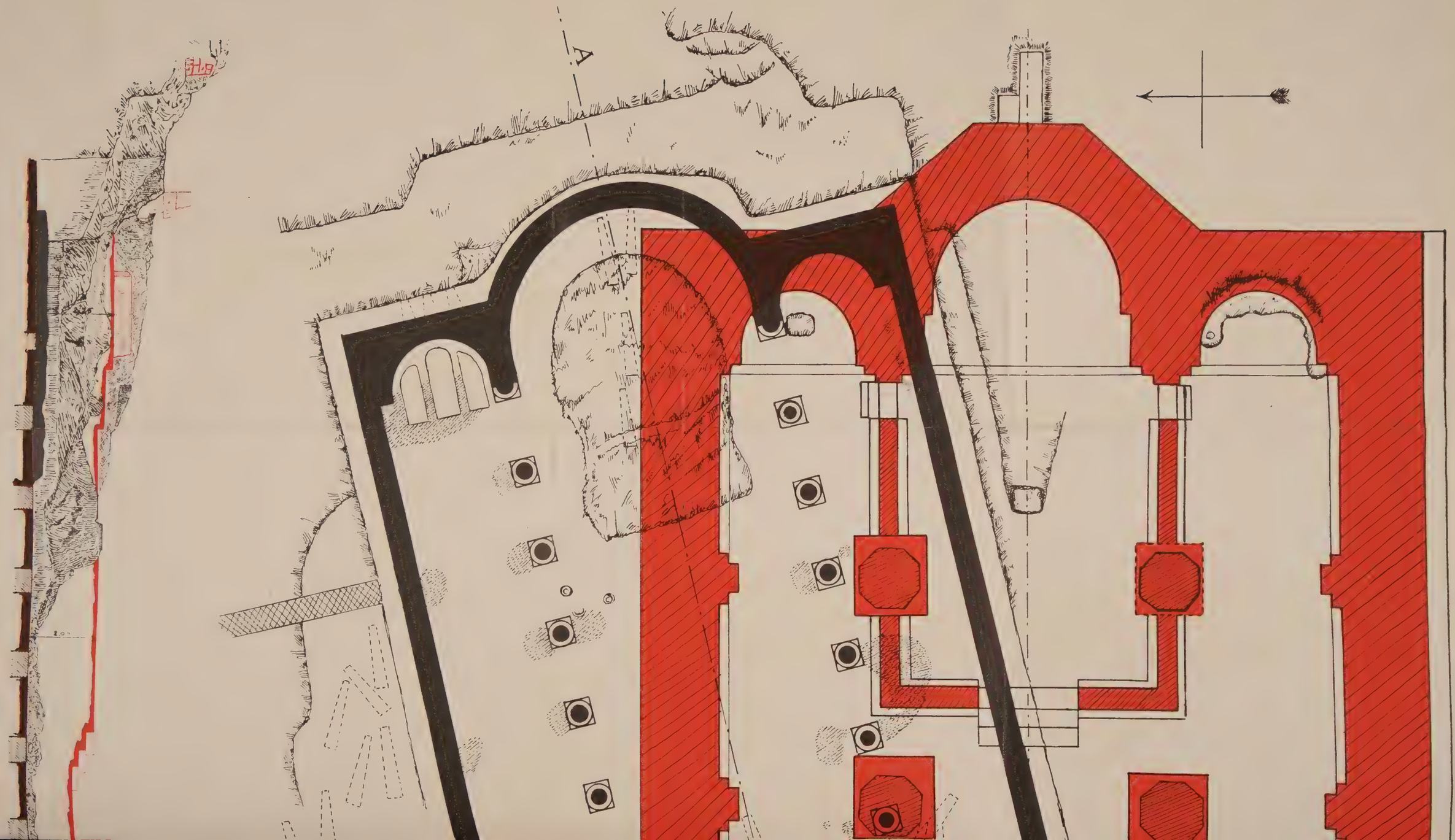
CHAPITRE II. — L'église de l'Agonie après les fouilles de 1919-1920. 8

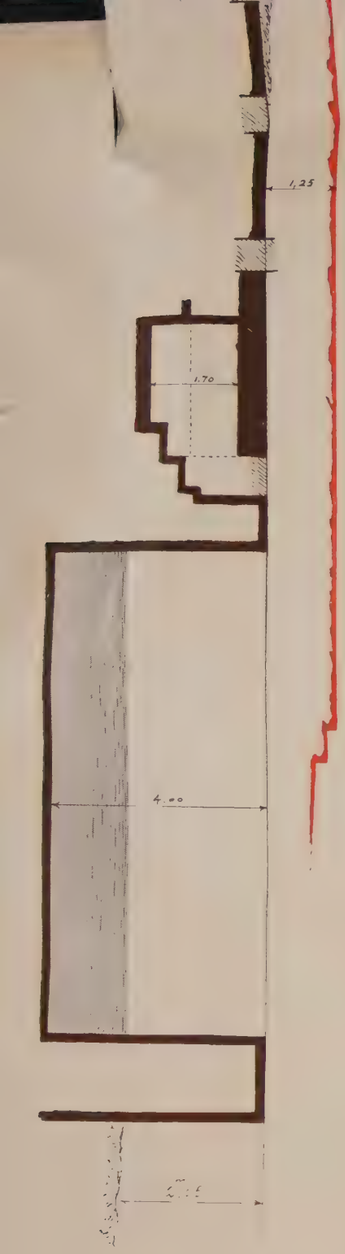
CHAPITRE III. — Vicissitudes historiques de l'église de l'Agonie à Gethsémani. 18

CONCLUSION 31

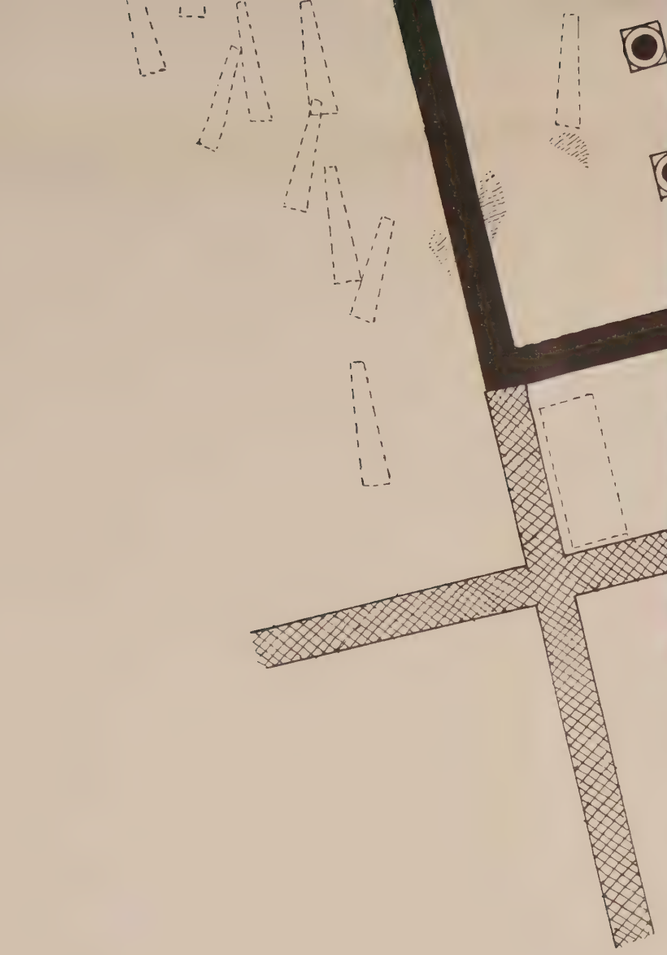
TABLE DES ILLUSTRATIONS 33

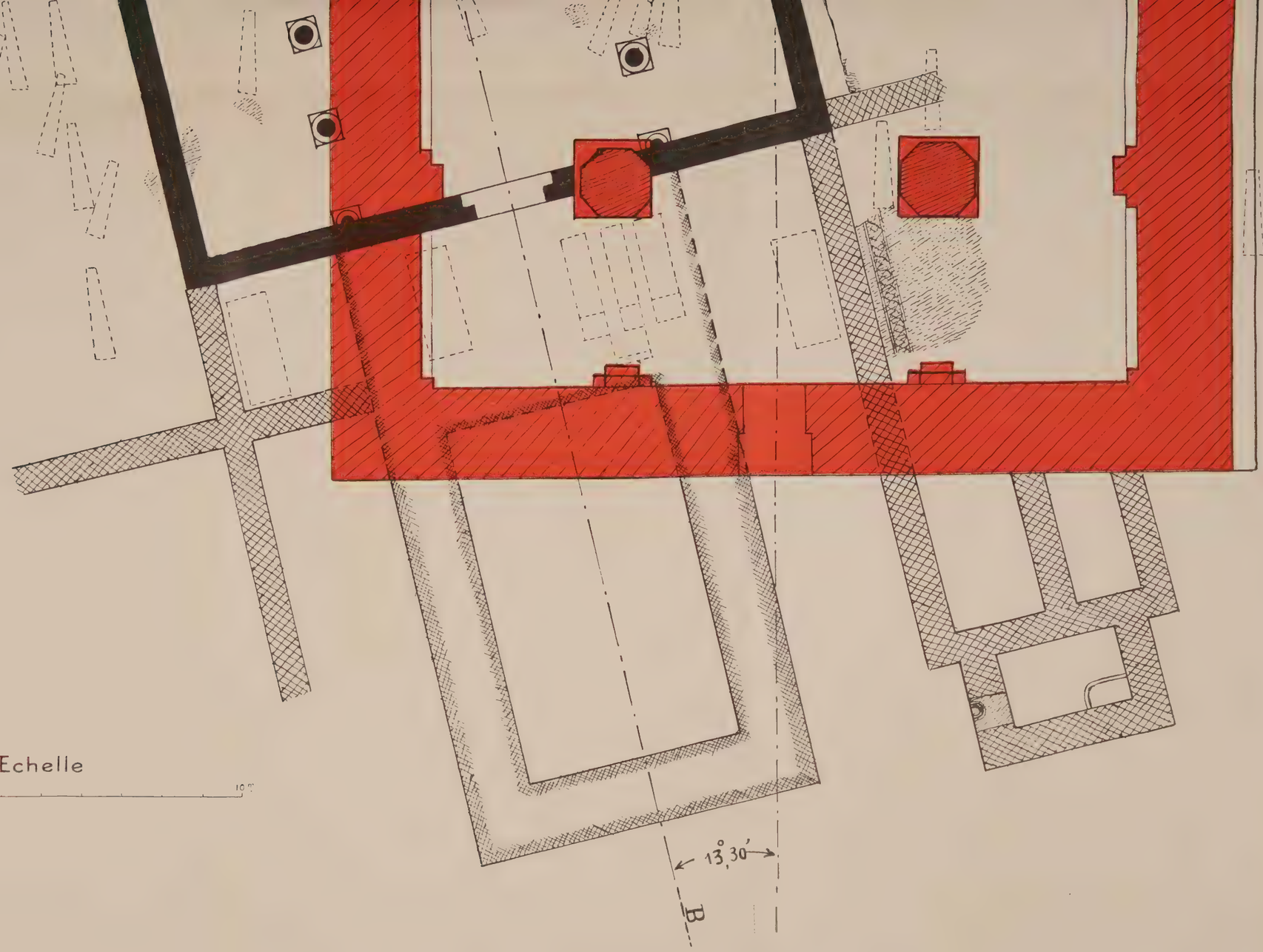
90 153. — Paris, Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.


A
A

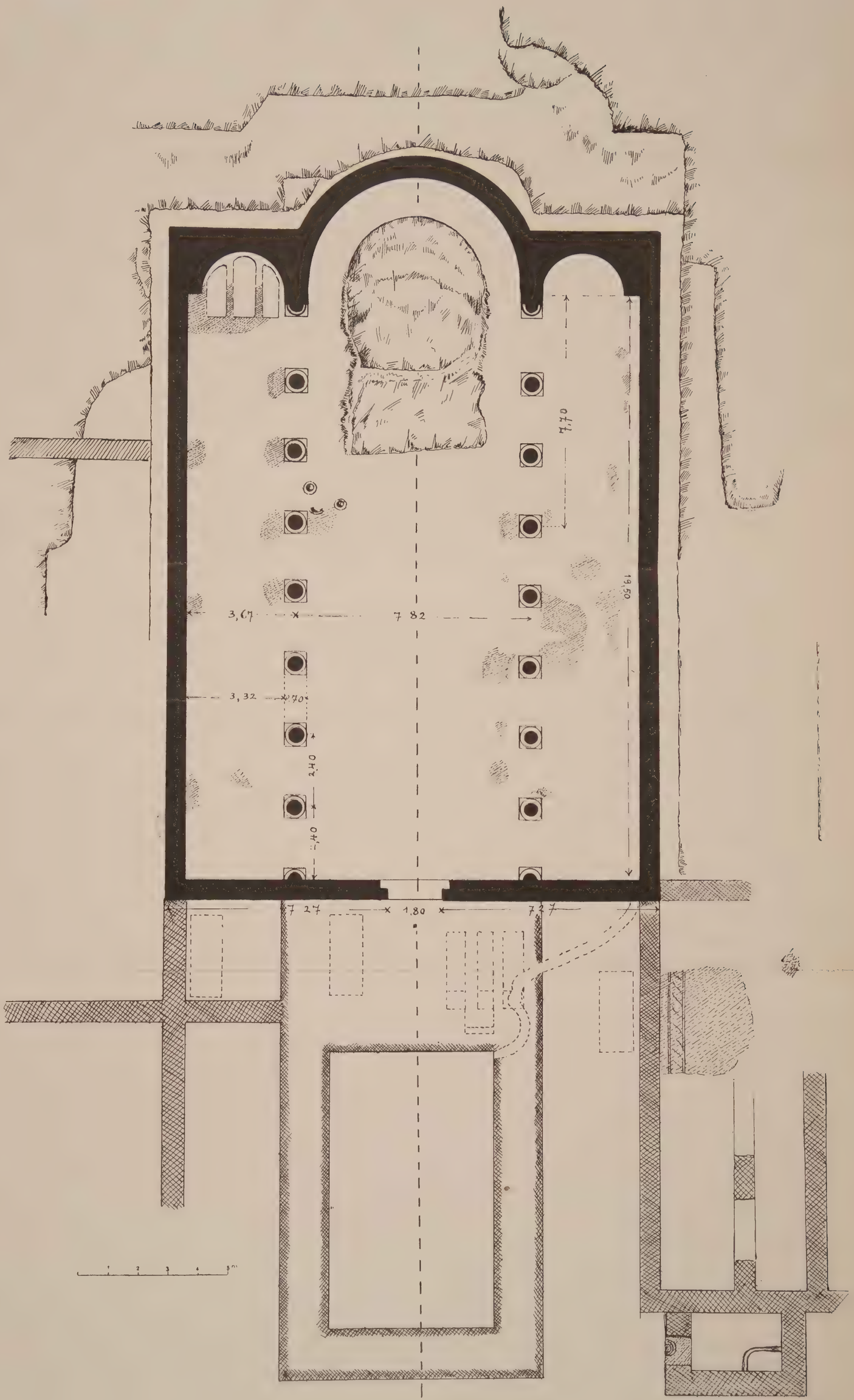


Coupes suivant AB

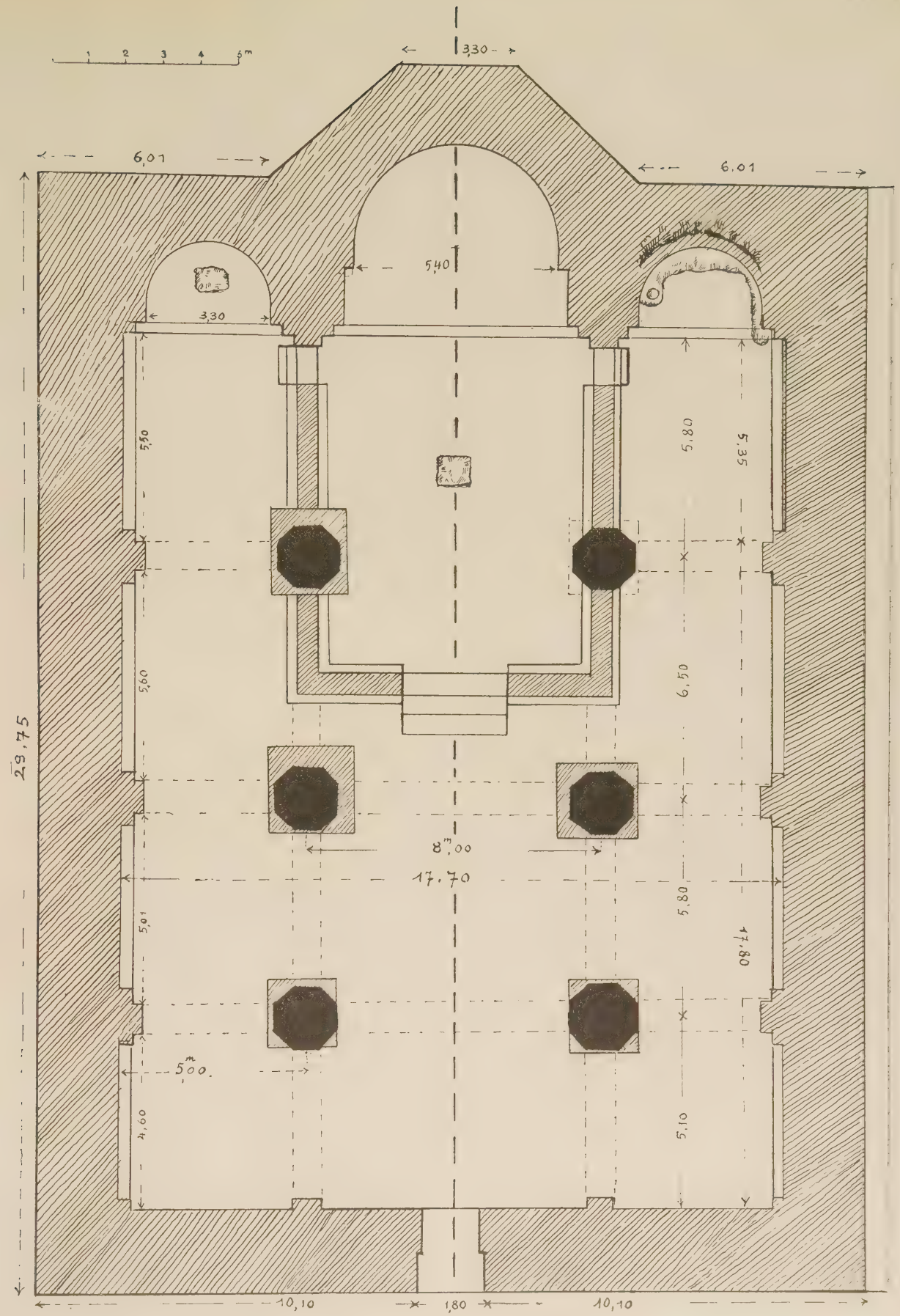




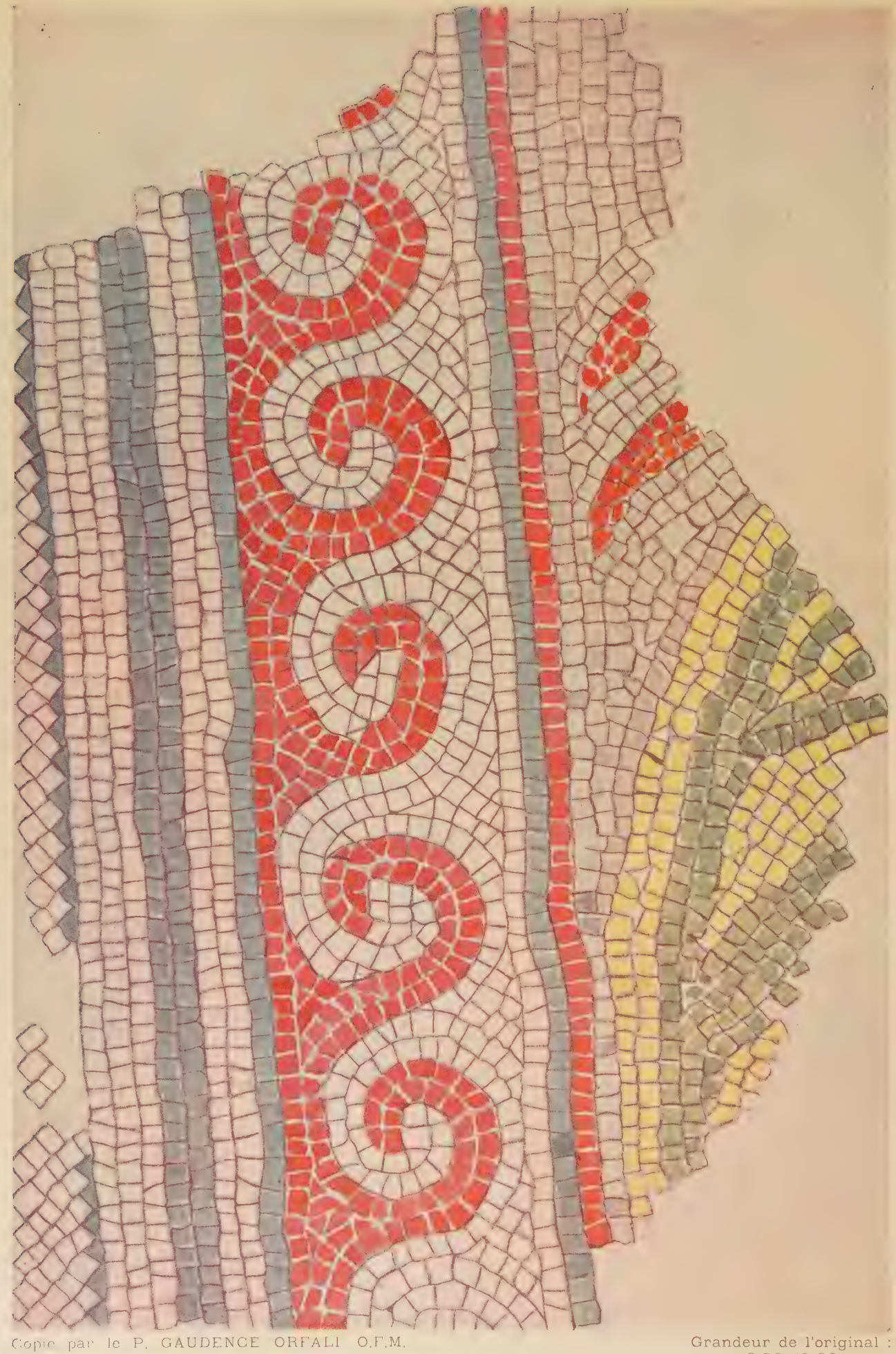
Plans des Églises des IV^{e} et XII^{e} siècles



Plan des ruines de l'Eglise du IV siècle



Plan de l'Eglise du XII siècle



Copie par le P. GAUDENCE ORFALI O.F.M.

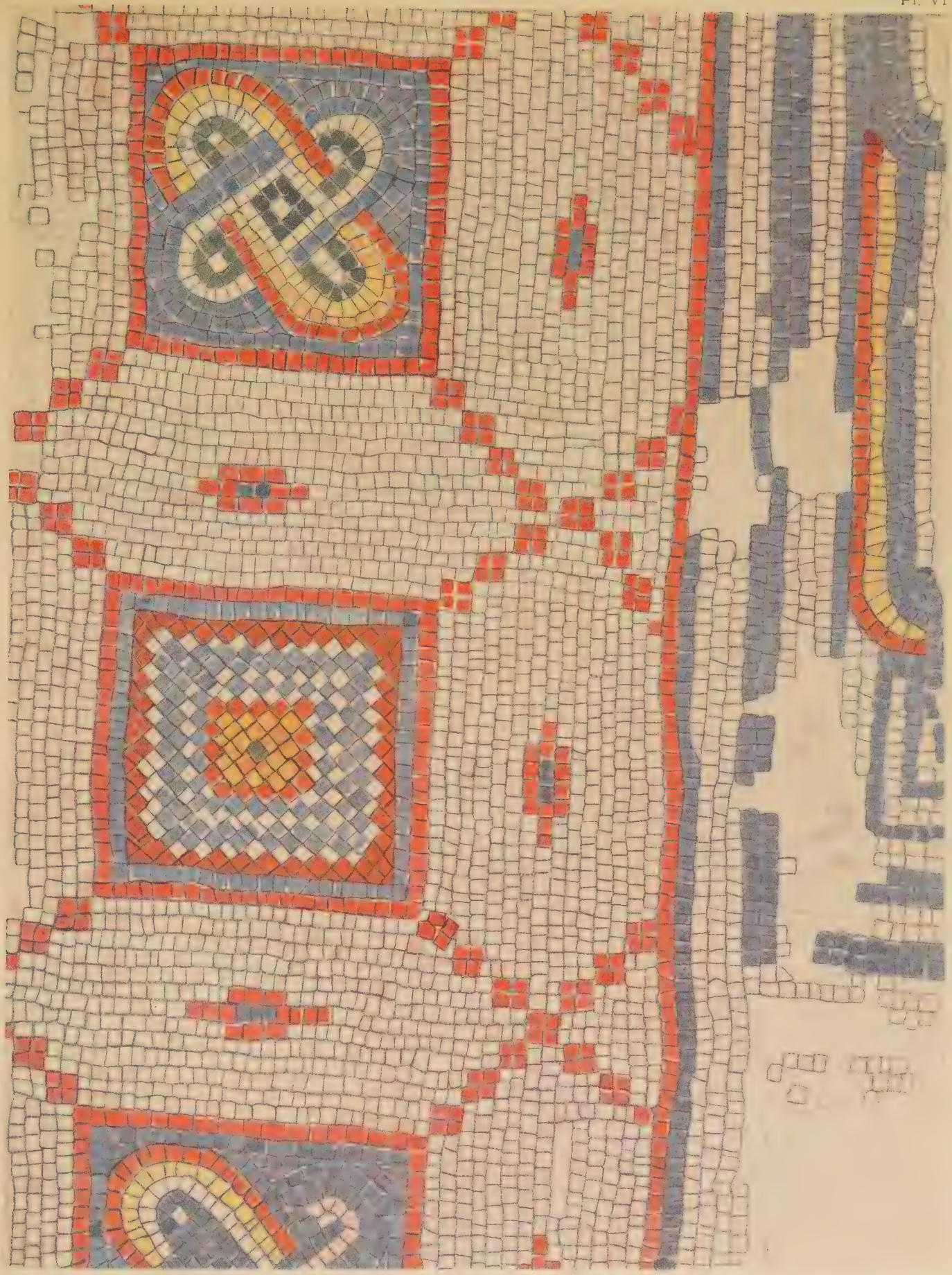
Grandeur de l'original :
0,50×0,33

Bordure de la mosaïque de la nef nord.

Copie par le P. GAUDENCE ORFALI O.F.M.

Grandeur de l'original

Bordure de la mosaïque de la nef nord.



Copie par le P. GAUDENCE ORFALI O.F.M.

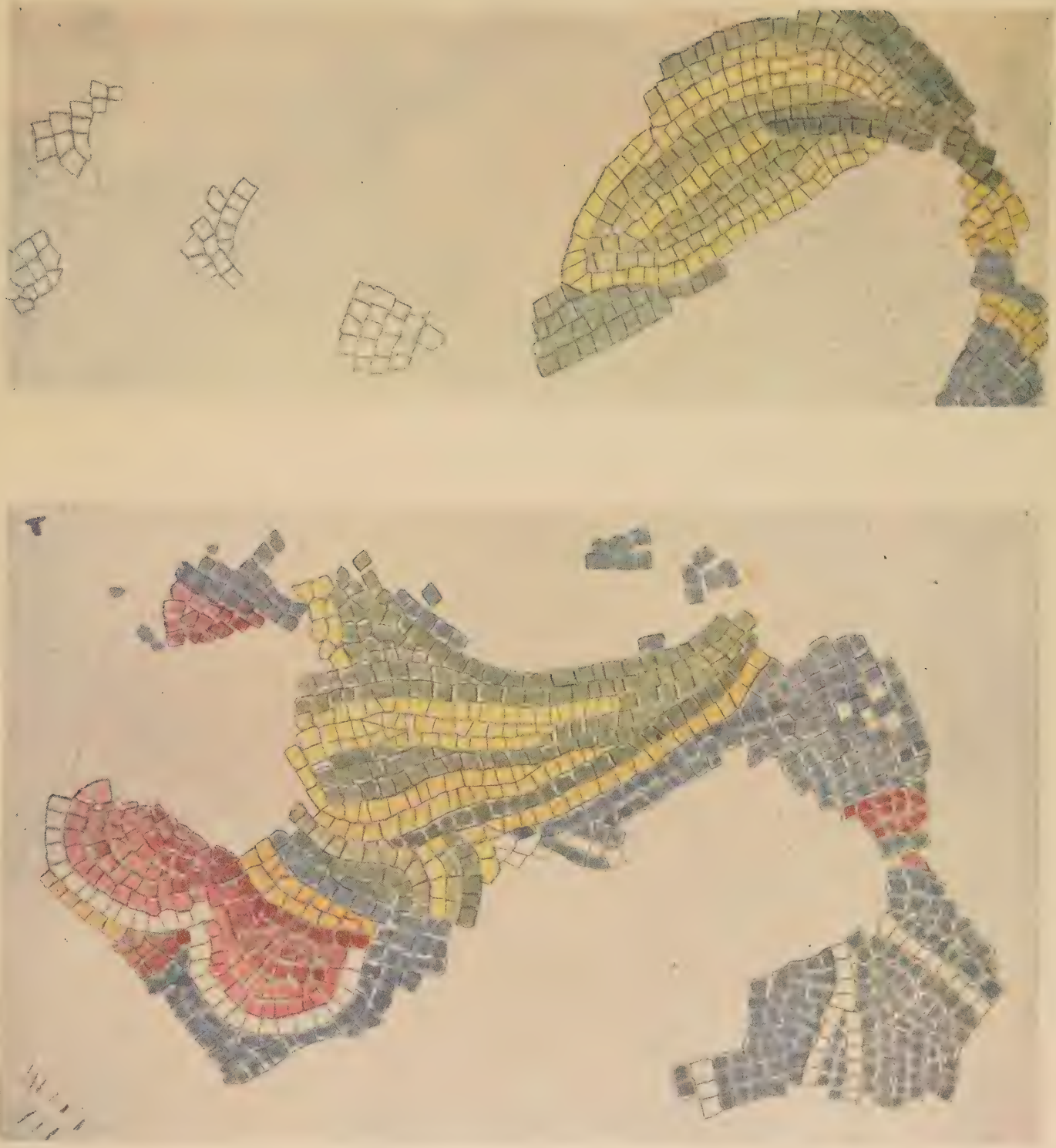
Grandeur de l'original : 0,68×0,50

Mosaïque de la nef sud.

Copie par le P. GAUDENCE ORFALI O.F.M.

Grandeur de l'original
(7.2 × 0.51)

Bordure de la mosaïque de la nef sud.



Copie par le P. GAUDENCE ORFALI O.F.M.

Grandeur de l'original : 0.50×0,51

Restes de mosaïques de la nef centrale.

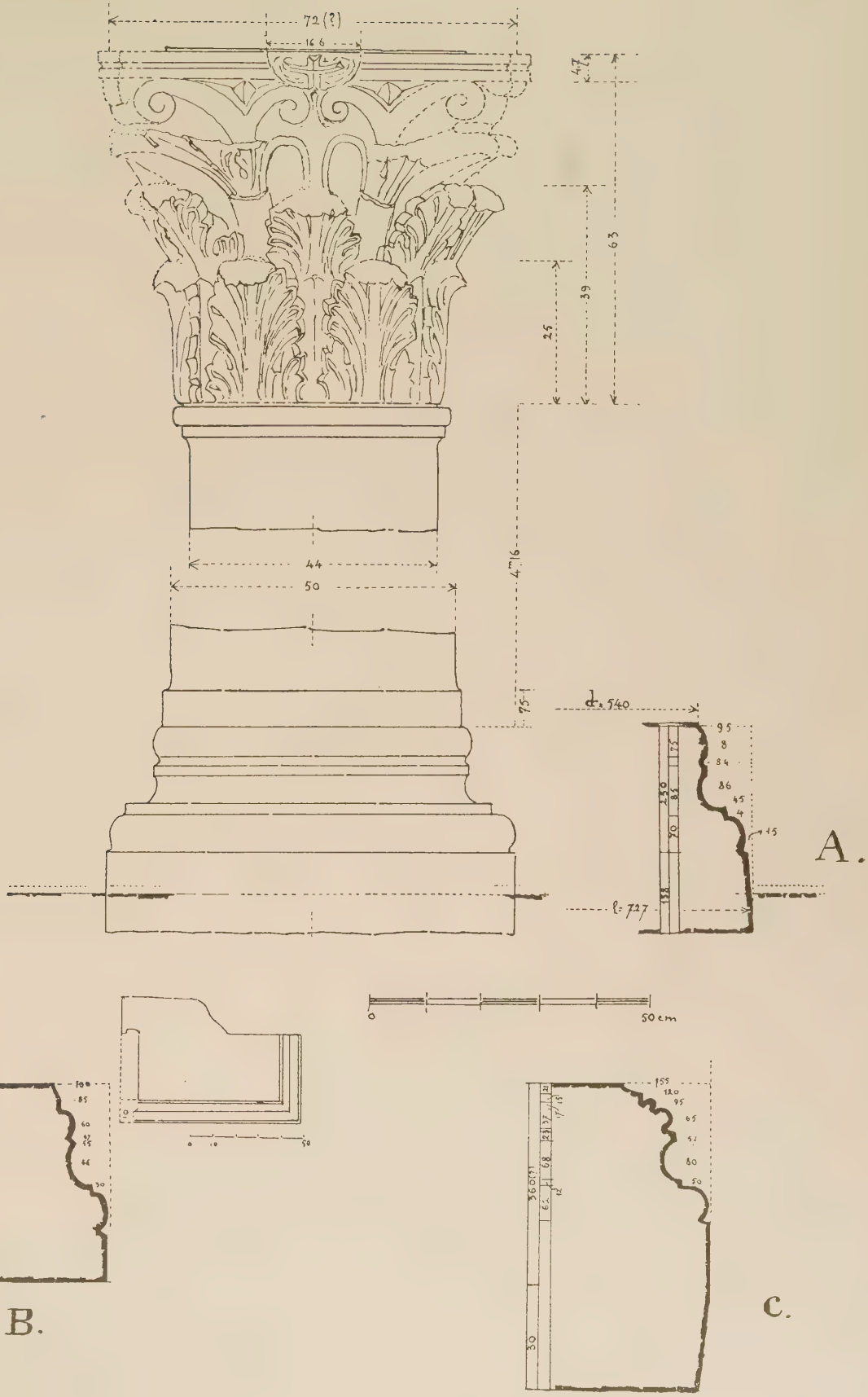
Copie par le P. GAUDENCE ORTALI O.F.M.

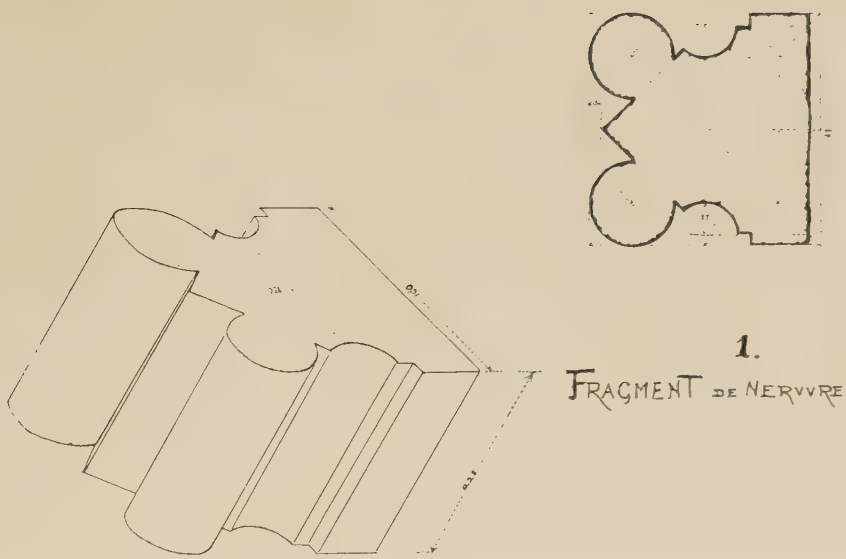
Grandeur de l'original :
0,85×0,30

Fragment de fresque représentant la scène
de l'Agonie

Eglise du IVe siécle. Vue d'ensemble du site et des ruines
avec les échancrures du rocher pour asseoir le chevet de l'église

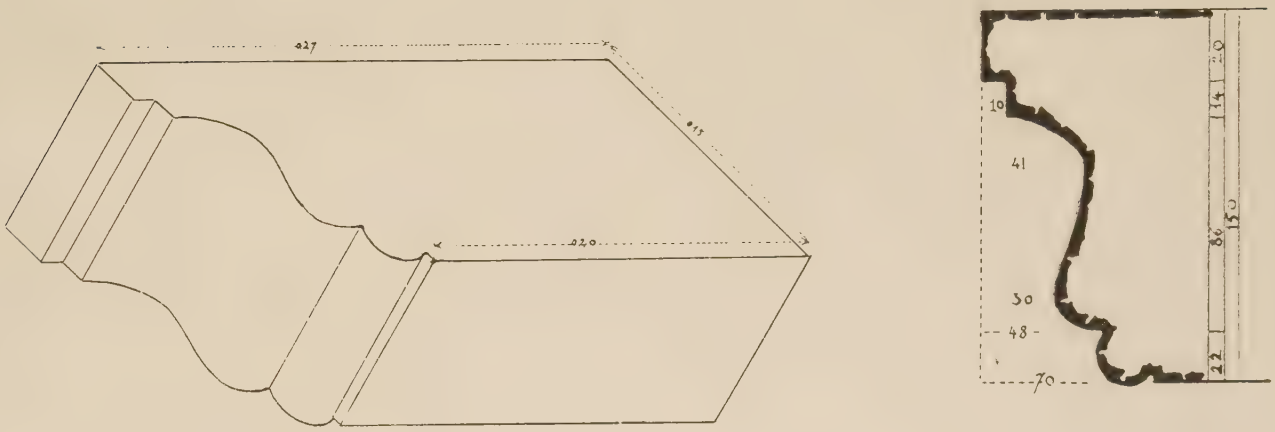
ORDRES D'ARCHITECTURE ET DETAILS.





1.

Fragment de Nervure d'Archivolte



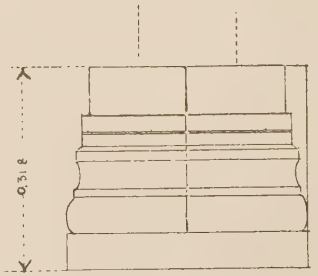
2. Console = c. 0,25 de Flèche sur 10 de corde

3.

Console = c. 0,25 de Flèche sur 10 de corde

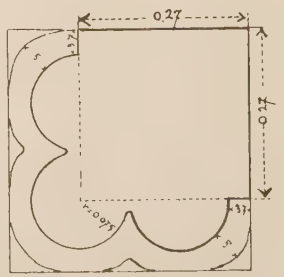
Fragments d'architecture de l'Eglise médiévale

Pièces de Revêtement



1.

Base de Colonnette
= en Pierre Blanche =



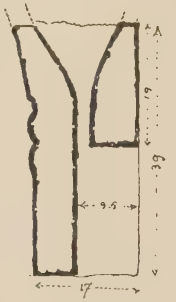
Fragment de Chapiteau en Pierre Blanche

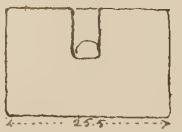
4.

Fragment en Pierre Blanche

5.

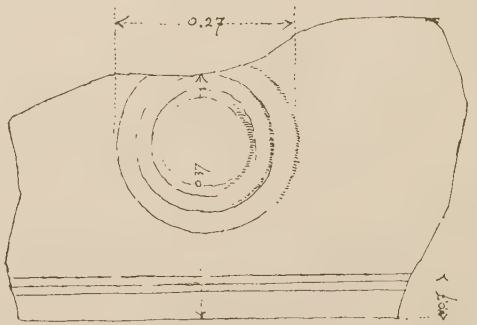
Vv de face :





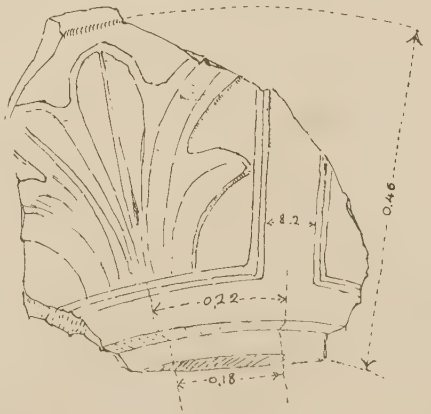
Coupe :

Pierre Blanche



2.

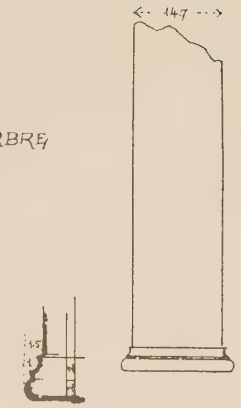
Pierre Rose

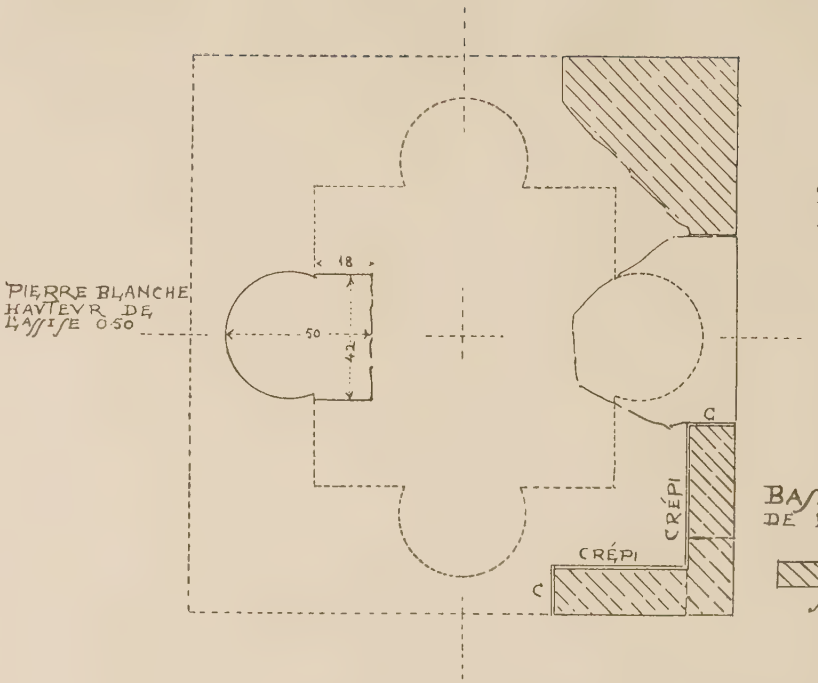


3.

(Cte) Marbre

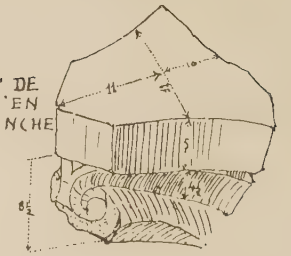
1.





3.

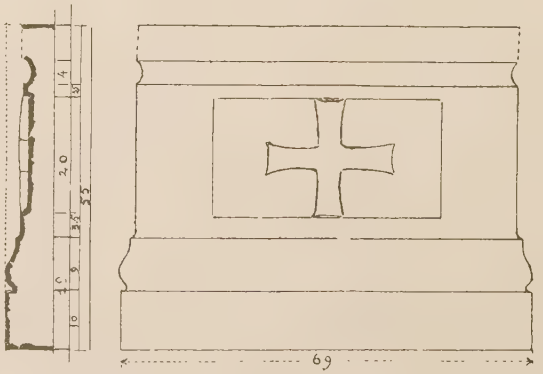
Fragment de chapiteau en pierre blanche



2.

Base des piliers de l'église médiévale

Pierres trouvées sur place.

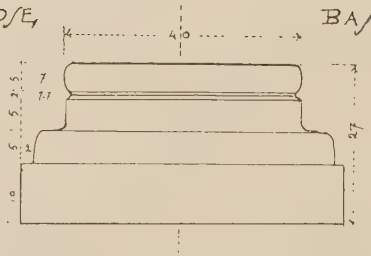


4.

Socle en pierre rose

5.

Base en pierre blanche



Ruines de l'Eglise médiévale : vue d'ensemble prise du côté ouest

Église médiévale : vue d'ensemble prise du chevet (côté est)

Eglise médiévale : vue d'ensemble du chevet avec les soubassements des piliers avant le déblaiement complet

Eglise médiévale. Vue d'ensemble prise du côté ouest avec les soubassements des piliers après le déblaiement complet jusqu'au rocher.

Eglise médiévale : abside de la nef centrale avec le rocher *in medio chori* des anciens pélerins

Eglise médiévale : abside de la nef sud avec l'entaille du rocher

Eglise médiévale : angle sud-ouest des murs

Eglise médiévale : les mosaïques de la nef centrale

Rocher taillé à pic du côté sud-est de l'Église du IVe siécle

NEW YORK
LIBRARY
THEOLOGICAL SEMINARY

915.69
Orfali, P.G. +Or3

915.69
+Or3

C0-BVF-344